

17 22
4 frs

2^e NUMERO DE NOVEMBRE 1942

Signal

Belgique 2,50 fr. Bohême-Moravie 4 Kr. Bulgarie 3 leva. Croatie 7 kounas. Danemark 50 øre. Espagne 1,50 pes. Finlande 4,50 mk. France 4 fr. Grèce 150 drachmes. Hongrie 40 filler.
Italie 3 lire. Norvège 50 øre. Pays-Bas 20 cents. Portugal 2 esc. Roumanie 20 lei. Serbie 6 dinars. Suède 53 öre. Suisse 45 centimes. Tchécoslovaquie 3 cour. Turquie 20 kurus.
Styrie méridionale, Marche de l'Est 40 Pl.



**Stukas
sur Stalingrad**
Un instantané de notre grand
reportage dans ce numéro
Cliché du correspondant de guerre
Benno Wundschammer (PK)

IMPRESSIONS

En dehors des communiqués d'actualité politique ou militaire, la presse reçoit des nouvelles dont l'objet est de faire connaître l'atmosphère, l'ambiance. Il ne s'agit pas d'événements importants, mais d'épisodes qui donnent un aspect typique de la situation générale. "Signal" a groupé ici quelques-unes de ces nouvelles. Elles proviennent du camp anglo-américain.

LE « New York Tribune » souligne dans un article « l'étonnante modestie » du général américain Joseph Stillwell, ressortant d'un message personnel qu'il a envoyé du front chinois. Il dit dans ce message : « Nous faisons de notre mieux pour essayer, avec nos moyens insuffisants, de nous montrer à la hauteur des circonstances. Ce serait plus facile si nous avions le matériel nécessaire, mais le besoin en est trop grand. Nous sommes à l'extrémité de la ligne de nos communications. Pensez-y, si vous jugez que nos exploits sont un peu tristes. »

D'APRÈS un communiqué de Londres, les habitants de Hull sont offensés de n'avoir jamais été mentionnés dans les communiqués concernant les attaques aériennes. On a, en quelque sorte, l'impression, disent-ils, que nous n'avons pas beaucoup souffert des attaques aériennes, alors qu'en fait Hull est une des premières villes britanniques qui aient été bombardées, et elle a subi des centaines d'alertes. 80 % des maisons de la ville ont été détruites. Les architectes déclarent qu'il faudra vingt ans pour la reconstruire.

DANS l'hebdomadaire londonien « National Review », on trouve, en tête de considérations politiques très sérieuses, l'histoire suivante :

Le président du Conseil polonais, le général Sikorski, a visité, dans l'Union soviétique, un camp de prisonniers civils polonais qui, en vertu d'un accord avec Staline, devaient être libérés. Il eut, à cette occasion, l'idée d'interroger un rabbin et de lui demander comment il se représentait l'issue de la guerre. L'homme de Dieu répondit :

— Monsieur le général, il n'y a que deux possibilités. Ou bien la guerre finira naturellement, ou bien elle finira par un miracle.

Comme on lui demandait ce qu'il voulait dire, le rabbin ajouta :

— La fin naturelle de la guerre serait que le Seigneur Notre Dieu élève sa main devant les méchants et qu'on les trouvât un matin tous morts.

— Et le miracle ?

— Le miracle serait que les généraux anglais gagnent la guerre.

« Cette petite histoire, ajoute la « National Review », a circulé en Angleterre de bouche en bouche et répond bien à notre état d'esprit. »

DANS un éditorial du « Nineteenth Century », se traduit un trouble des esprits et une perplexité qui frisent l'angoisse. Les catastrophes qui ont atteint l'Angleterre sont inexplicables ; personne ne peut deviner comment la guerre pourra être gagnée ; on se rend de plus en plus compte qu'elle sera perdue, si la manière dont elle est conduite n'est pas entièrement changée. L'Angleterre parle d'un régime despotique « rigide » en Allemagne et d'un système démocratique « souple » en Angleterre. La vérité est que le système allemand a montré sa souplesse, tandis que le système anglais est resté rigide. L'Angleterre est un pays libre, l'Allemagne ne l'est pas. Cependant, l'Allemagne s'est adaptée aux nécessités de l'heure comme un organisme vivant, tandis que l'Angleterre est demeurée roide comme une souche.

LE correspondant à Londres du « Dagens Nyheter », dans un article d'impressions sur l'Irlande du Nord, écrit que les soldats américains stationnés dans le pays sont, sans conteste, des alliés bien intentionnés, mais que leur présence occasionne de nombreux problèmes. Il faut reconnaître, entre autres choses, que le paysan irlandais est loin d'être satisfait de voir les troupes américaines piétiner son blé et manœuvrer dans ses champs. En outre, il y a l'éternel problème féminin, auquel les « Sammies » semblent s'intéresser tout particulièrement...

Il est curieux d'observer les citoyens de la libre Amérique dans ce milieu nordique traditionaliste. C'est une chose comique de voir leurs officiers déjeuner en manches de chemise sous les lustres des gentilhommières irlandaises, de suivre les retardataires courant à toutes jambes, foulant aux pieds les fleurs des parcs et sautant par les fenêtres. Le reporter ajoute que s'il y avait dans ces châteaux des revenants ayant un sens de la grandeur et de l'histoire, ils secoueraient leurs chaînes à grand bruit dans les escaliers.



TOSCA
EAU DE COLOGNE

UNE DES CRÉATIONS
DE LA CÉLÈBRE

N°4711.

L'heureuse union du parfum enchanteur Tosca "4711" et d'une Eau de Cologne rafraîchissante. Cette composition obtenue avec les matières premières les plus fines est un témoignage de délicatesse et de haute culture. Elle est ce qui convient à la beauté et à l'élégance de la femme moderne.





«Une cigarette...?»

La grenade encore au ceinturon, un lieutenant de chasseurs alpins offre une cigarette à un chef de groupe d'artillerie d'assaut, pendant une pause. Le lieutenant porte, à la manche de sa blouse de campagne, l'insigne prescrit par le Führer pour les spécialistes de la lutte anti-chars. Cette distinction particulière est conférée aux combattants qui ont

anéanti un tank ou une voiture blindée, en les attaquant isolément, à la mine, à la grenade, avec des explosifs, par tous les moyens... Pour tout nouvel exploit, ils reçoivent un autre chevron sur leur manche. Il y a, dans l'armée allemande, des soldats qui portent déjà plus de six bandes semblables. Cliché du correspondant de guerre Hans Liska (PK)



Un détail du front de 35 kilomètres: «L'enfer de Stalingrad»



Au bord de la Volga, sur un front de plus de 35 kilomètres, s'étalent les énormes industries de Stalingrad, recherchant toutes la proximité de l'eau. Les Soviétiques avaient fait de cette cité aux mille richesses une forteresse colossale; ils l'ont défendue fabrique par fabrique, rue par rue, maison par maison. La Wehrmacht a systématiquement attaqué et détruit

chaque nid de résistance. Notre cliché montre l'attaque d'une usine par les Stukas. Un appareil commence à piquer. En oblique, au-dessous, on aperçoit une bombe qui tombe. «Signal» publie un reportage spécial de la bataille de Stalingrad aux pages 11 et suivantes de ce numéro.

Cliché du correspondant de guerre Benno Wundshammer (PK)

ENTRE LE CAUCASE ET L'EGYPTE

I. SYRIE ET LIBAN

La première partie de ce reportage décrit l'histoire de l'occupation de la Syrie et du Liban par l'Angleterre

HEINZ MEDEFIND,

envoyé spécial de «Signal», voyage actuellement dans le Proche-Orient. Il nous envoie, de la frontière turco-syrienne, un reportage «fouillé». Ce qui se passe sur ce territoire intéresse le monde entier: les plus grandes batailles de l'année se sont livrées à ses frontières. A bien des égards, ce reportage jette une lumière nouvelle et particulière sur une situation et sur des événements que l'Angleterre et ses alliés voudraient bien tenir secrets. «Signal» le publie dans ce numéro et dans les suivants

« Quand Saint-Jean-d'Acre tombera, j'aurai l'Orient. Je soulèverai toute la Syrie et je l'armerai. Arrivé à Constantinople, j'anéantirai le sultanat turc. Je fonderai un nouvel empire qui assurera ma place pour la postérité. » Telles furent les paroles que Napoléon Bonaparte prononça durant sa campagne de Syrie, en 1799.

Le grand général venait de soumettre l'Egypte et, pensant soudain à l'Europe, songeait à atteindre mortellement les Anglais en les coupant de leurs communications avec l'Inde. Mais Saint-Jean-d'Acre ne tomba pas. Bonaparte dut battre en retraite vers l'Egypte. Ce fut sa première défaite. Il dira plus tard: « Un grain de sable a modifié mon destin. Si Saint-Jean-d'Acre était tombé, j'aurais changé la face du monde. »

Dans le testament de Pierre le Grand, tsar de Russie, on trouve les phrases suivantes: « Avancer aussi loin que possible vers Constantinople et l'Inde. Celui qui dominera de ce côté sera le véritable maître du monde. Il faut provoquer des guerres continuelles, non seulement en Turquie, mais aussi en Perse. Après avoir réduit la Perse, pénétrer jusqu'au golfe Persique, rétablir le commerce avec l'Orient aussi loin que possible, pénétrer vers l'Inde, magasin des réserves du monde, et arriver à ce point que nous n'aurions plus besoin de l'or de l'Angleterre. » Pierre le Grand mourut en 1725, à une époque où les territoires qui sont aujourd'hui la Syrie, le Liban, la Palestine, la Transjordanie et l'Irak faisaient partie de la Turquie.

Dans un autre testament, celui d'un des fondateurs de l'impérialisme britannique, Cecil Rhodes, on lit encore ceci: « Le véritable but doit être l'extension de la souveraineté britannique sur le monde entier, le perfectionnement du système d'émigration du Royaume-Uni de Grande-Bretagne et la colonisation, par des sujets britanniques, de tous les pays d'où l'on peut tirer des moyens d'existence par l'énergie, le travail, la persévérance et l'esprit d'entreprise. En outre et en particulier, l'occupation par des colons britanniques de tout le continent africain, de la Terre Sainte, de la vallée de l'Euphrate, de Chypre, de Candie, de l'Inde, de toute l'Amérique du Sud et des îles du Pacifique que la Grande-Bretagne ne possède pas encore, de l'archipel de l'Insulinde, de la côte de

Chine, du Japon et enfin, dernier but, la réannexion définitive des Etats-Unis d'Amérique, partie inaliénable de l'empire britannique. »

L'immense effort anglais vers une hégémonie mondiale tient tout entier dans cette sentence. Ce qui est remarquable, c'est qu'en première ligne soient mentionnées: la Terre Sainte, la vallée de l'Euphrate, Chypre et Candie (la Crète), c'est-à-dire tout le Proche-Orient.

Ainsi donc, aussi bien les Russes que les Français ou les Anglais ont, de tout temps, considéré les territoires situés entre le Caucase et l'Egypte comme très importants, au point même de voir dans leur possession le moyen de dominer le monde. Qu'en pense-t-on aujourd'hui ?

Nous en sommes au même point qu'à l'époque du tsar Pierre le Grand et de Napoléon: aujourd'hui, les soldats de trois nations luttent entre le Caucase et l'Egypte pour cette domination. Les premiers, les bolcheviks, de même que leurs ancêtres du temps des tsars jusqu'au début de la révolution soviétique, ont envahi le nord de la Perse. Apparemment alliés des Anglais, ils continuent, en réalité, la lutte traditionnelle contre eux, car les Soviétiques ont toujours visé le même but: pénétrer à travers l'Iran jusqu'au golfe Persique pour trouver la route libre vers l'océan Indien.

Les soldats de la seconde nation, une poignée de gaullistes, s'efforcent, disent-ils, de maintenir l'influence française contre les Anglais. Mais ils ont pour longtemps compromis le crédit de la France en Syrie.

La troisième nation, l'Angleterre, s'efforce avec toutes les troupes à sa disposition, Australiens, Néo-Zélandais, Indiens, Américains du Nord, de maintenir sa prépondérance aussi bien en Iran qu'en Irak ou que dans les territoires qui englobent Syrie, Liban, Palestine et Transjordanie.

Mais, aujourd'hui, les troupes allemandes ont pénétré par le nord dans ces territoires du Caucase, décisifs pour la domination du monde. Elles menacent aussi l'Egypte au sud-ouest. Cette situation crée une certaine nervosité en Angleterre, qui sent sa position menacée. En Perse, désignée aujourd'hui sur la carte sous le nom d'Iran, on a, sous la pression des Anglais, décrété l'état de siège. Le premier mi-

nistre Winston Churchill envoyait voici peu de temps un télégramme au premier ministre de l'Irak, occupé par les Britanniques, pour lui exprimer son regret de n'avoir pu, à l'occasion de son voyage à Moscou, passer aussi par Bagdad. Il ajoutait qu'« assurer la défense de l'Irak était de première importance pour les alliés ». Cette formule diplomatique est un témoignage de la crainte que l'Angleterre nourrit de voir compromise dans le Proche-Orient, cette position-clé que visèrent aussi bien Pierre le Grand, Napoléon ou Cecil Rhodes.

Quiconque voyage aujourd'hui dans les territoires limitrophes de la Turquie et de la Syrie constate la nervosité des Anglais bien au delà de la frontière. Les voyageurs turcs, venus d'Antioche, d'Iskandéroun et d'Andrinople, qui veulent se rendre à l'intérieur de la Turquie ou à Istanbul, doivent attendre de 10 à 20 heures l'express

du Taurus, venant de Bagdad par Mossoul et Alep. Les Anglais, durant la traversée de la Syrie, fouillent les trains et les voyageurs, comme on ne le fait nulle part dans le monde. Ils éventrent les coussins des banquettes, bouleversent les bagages et examinent chaque voyageur en détail. Souvent, 20 heures ne suffisent pas aux Britanniques pour leurs recherches et il leur arrive de retenir les voyageurs pendant plusieurs jours. Parfois, de tous les voyageurs d'un train, on n'en laisse que deux franchir la frontière syrienne pour aller en Turquie. En face, du côté européen, les trains qui passent la frontière bulgare de la Turquie sont bondés et jamais le contrôle douanier n'a causé de tels retards. On comprendra la nervosité des Anglais si l'on se renseigne sur la situation dans laquelle se trouvent les pays du Proche-Orient, actuellement sous leur domination.

En Syrie

La Syrie pourrait être une terre heureuse. Elle réunit toutes les conditions nécessaires pour nourrir et entretenir une population peu exigeante et modeste, comme le sont tous les peuples de l'Orient. Lorsque l'on passe l'ancienne frontière de 1939, entre la Turquie et les territoires actuels du Hataï, on aperçoit déjà avant Iskandéroun les routes bien asphaltées et les monuments nets et modernes, construits par les Français durant les vingt années de leur mandat. Après Iskandéroun, la route serpente dans les montagnes de l'Amanus, par la porte syrienne, jusqu'à Antioche, appartenant aujourd'hui à l'Hataï et par conséquent à la Turquie, et vers Alep, en territoire syrien. C'est une belle route, comme on n'en voit pas souvent en Orient. A Iskandéroun, on trouve, le long du fleuve, une magnifique promenade plantée de palmiers et bordée d'élégants monuments, ouvrage des Français. On a l'impression que les Français, durant le temps de leur mandat, ont créé quantité de choses qui, sans eux et sans leur administration, n'auraient pas été réalisées. On pourrait admettre que les Syriens ont été satisfaits du mandat français. Pourtant tel n'est pas le cas. Les gouvernements français d'avant 1940

n'ont pas su se concilier la confiance des habitants de la Syrie ni du Liban, qui fait partie du territoire syrien, mais qui a été organisé en mandat particulier. Cette confiance a été perdue lorsque le gouvernement Daladier s'est mis du côté de l'Angleterre pour s'engager dans une guerre aventureuse et a refusé de ratifier le traité conclu par les gouvernements précédents, supprimant le mandat et déclarant la Syrie indépendante.

Promesses...

Les Syriens ont ressenti cela comme la seconde grande tromperie. La première avait été commise par les Anglais, lorsqu'ils refusèrent aux Arabes le grand empire qu'ils leur avaient promis pour les engager à combattre avec eux contre les Turcs. On avait autrefois tiré prétexte de ce que la Syrie et le Liban n'étaient pas encore en état de s'administrer eux-mêmes pour leur donner la paternelle administration d'un mandat. C'est avec ce prétexte que les Anglais et les Français tranquilliserent Wilson, fanatique défenseur du droit des nations à disposer d'elles-mêmes. Pas plus après le traité conclu en 1936 avec les puissances mandataires qu'après la Grande

Guerre, la Syrie ne reçut ni sa liberté, ni son indépendance. Il en résulta un grand mécontentement dans le cœur de tous les habitants, pénétrés du sentiment national.

La Syrie et le Liban auraient peut-être connu une amélioration de leurs rapports avec la France si, le 8 juin 1941, les Britanniques n'avaient pénétré dans le pays. On se rappelle qu'à cette époque, Londres fit savoir que des troupes gaullistes, soutenues par des unités britanniques, avaient pénétré en Syrie et dans le Liban. Quelques jours auparavant, la presse et la radio anglaises avaient répandu de fausses nouvelles sur la pénétration des troupes allemandes en Syrie et préparé ainsi l'entreprise britannique. Les forces françaises en Syrie, sous le commandement du général Dentz resté fidèle au gouvernement, se composaient de 35.000 hommes. Elles tinrent tête bravement aux forces anglaises et ce fut seulement le 14 juillet qu'elles se virent forcées de déposer les armes.

Une chose frappante dans cette violation de la Syrie par les Britanniques est qu'elle fut entreprise sous l'étiquette : « Les Français libres, soutenus par des troupes britanniques, ont pénétré dans le pays. » Or, de ces « Français libres », il n'y eut que deux régiments participant à l'entreprise. Le reste des forces britanniques se composait d'Australiens, d'Indiens et d'une brigade d'infanterie anglaise. Deux régiments de gaullistes se trouvaient donc ainsi opposés à deux divisions de troupes françaises restées fidèles au gouvernement. Telle fut la participation de « la France libre ». Dans l'accord qui termina les hostilités, les Anglais évitèrent soigneusement de mentionner les « Français libres » ou les gaullistes. Et le résultat final fut l'occupation de la Syrie et du Liban par les troupes anglaises, avec le contrôle des communications par les troupes d'occupation. Depuis, les Anglais dominent en Syrie et dans le Liban.

Sous la domination britannique

Quel est aujourd'hui le résultat de cette mainmise ? La Syrie et le Liban se sentent-ils heureux ? En aucune sorte. La preuve en est les troubles continuels et les révoltes qui éclatent dans tous les coins du pays, par suite de la disette. Il ne paraît pas un journal syrien dans lequel on ne trouve en manchette le mot « Ravitaillement ». Les autorités promettent, de jour en jour, de prendre des mesures nouvelles pour améliorer la situation. Ces promesses sont, jusqu'à ce jour, restées sans effet. Le blé nécessaire aux Syriens a été utilisé, soit pour des spéculations, soit pour l'entretien de la 8^e armée britannique, restée en Syrie et au Liban jusqu'à son départ pour l'Égypte, et qui s'est reconstituée dans le pays. La pénurie de vivres se fait sentir au point qu'un kilo de pain coûte aujourd'hui jusqu'à 2,40 livres syriennes, ce qui équivaut à environ 5 marks ou 100 francs.

Comment les Syriens pourraient-ils être heureux ? Leur sort ne peut être amélioré par l'assurance qu'on leur donne dans les journaux et par les affiches collées sur les murs de Damas, il y a quelques semaines, que le gouvernement va faire tout ce qui est

en son pouvoir pour assurer le ravitaillement en pain et en vivres. Il ne peut être non plus amélioré par les décrets interdisant toute réunion, comme il vient d'en être pris un pour la province d'Alep. De telles mesures sont plutôt appelées à provoquer de nouveaux troubles, et il en est de même de la déclaration faite à la radio par le général gaulliste Catroux, annonçant que les alliés n'importeront plus de blé en Syrie ni au Liban parce que, malgré tous les avertissements des autorités, la population a continué à stocker et parce que, d'ailleurs, on compte sur une excellente récolte.

On se rend encore mieux compte de la situation critique du ravitaillement par une lettre du premier ministre, Ahmad Daouk, adressée au président de la République du Liban, pour lui remettre sa démission. Cette lettre déclare en termes non équivoques que le gouvernement démissionne par suite de l'impossibilité où il se trouve d'assurer le ravitaillement du peuple.

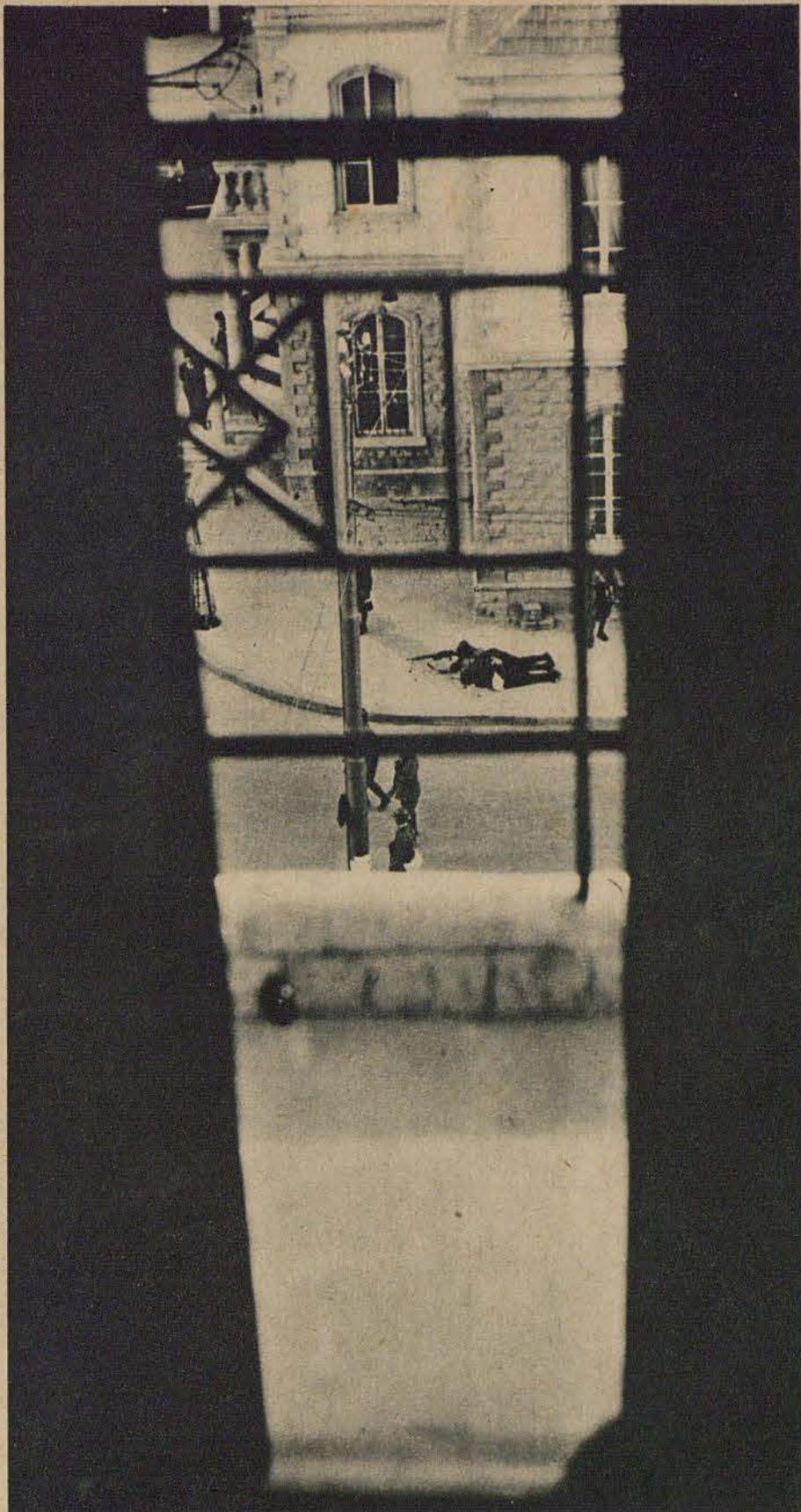
Australiens, communistes et Juifs

Il n'y a pas que la faim qui soit venue avec les Anglais. D'autres éléments les ont accompagnés et donnent lieu à une révolte justifiée de la population. Ces éléments sont : les troupes australiennes, les communistes, organisés et soutenus par Moscou, et les Juifs.

Les Australiens se sont conduits en Syrie et au Liban d'une manière si révoltante que les autorités d'occupation britanniques elles-mêmes se sont vues obligées, au bout de quelque temps, de les remplacer par des troupes nouvelles, en grande partie indiennes.

Les communistes, soutenus par Moscou, mettent à profit le traité d'alliance entre les Soviétiques et les capitalistes pour faire valoir partout leur influence, en Syrie et au Liban aussi bien que dans tout le Proche-Orient. Depuis quelque temps, le journal communiste interdit « Saut-el-Schaab » (La Voix du Peuple), qui tirait autrefois à 20.000 exemplaires et représentait le plus fort tirage des journaux syriens, paraît de nouveau. Il est, aujourd'hui, distribué gratuitement. De même que d'autres méthodes de propagande bolcheviste, il paraît avoir d'autant plus de succès que les Britanniques se voient obligés de supporter la propagande de leurs alliés russes et que les autorités syriennes n'osent rien entreprendre contre les amis de leurs maîtres britanniques.

Ce qui est pire encore que cette prise de possession lente et continue des éléments communistes, c'est l'armée de Juifs qui a pénétré en Palestine à la suite des Anglais. Ils ont flairé la grosse affaire et n'ont pas eu tort. Ce sont eux, en effet, qui se sont assurés la plus grande partie des commandes pour la construction de routes, d'aérodromes et d'autres installations militaires, décrétées par les autorités d'occupation. Ils accaparent et stockent les marchandises, particulièrement les denrées alimentaires et les tissus. Ils contribuent ainsi à la hausse formidable du prix des objets d'usage quotidien. Ils sont, en outre, un facteur de troubles politiques continus.

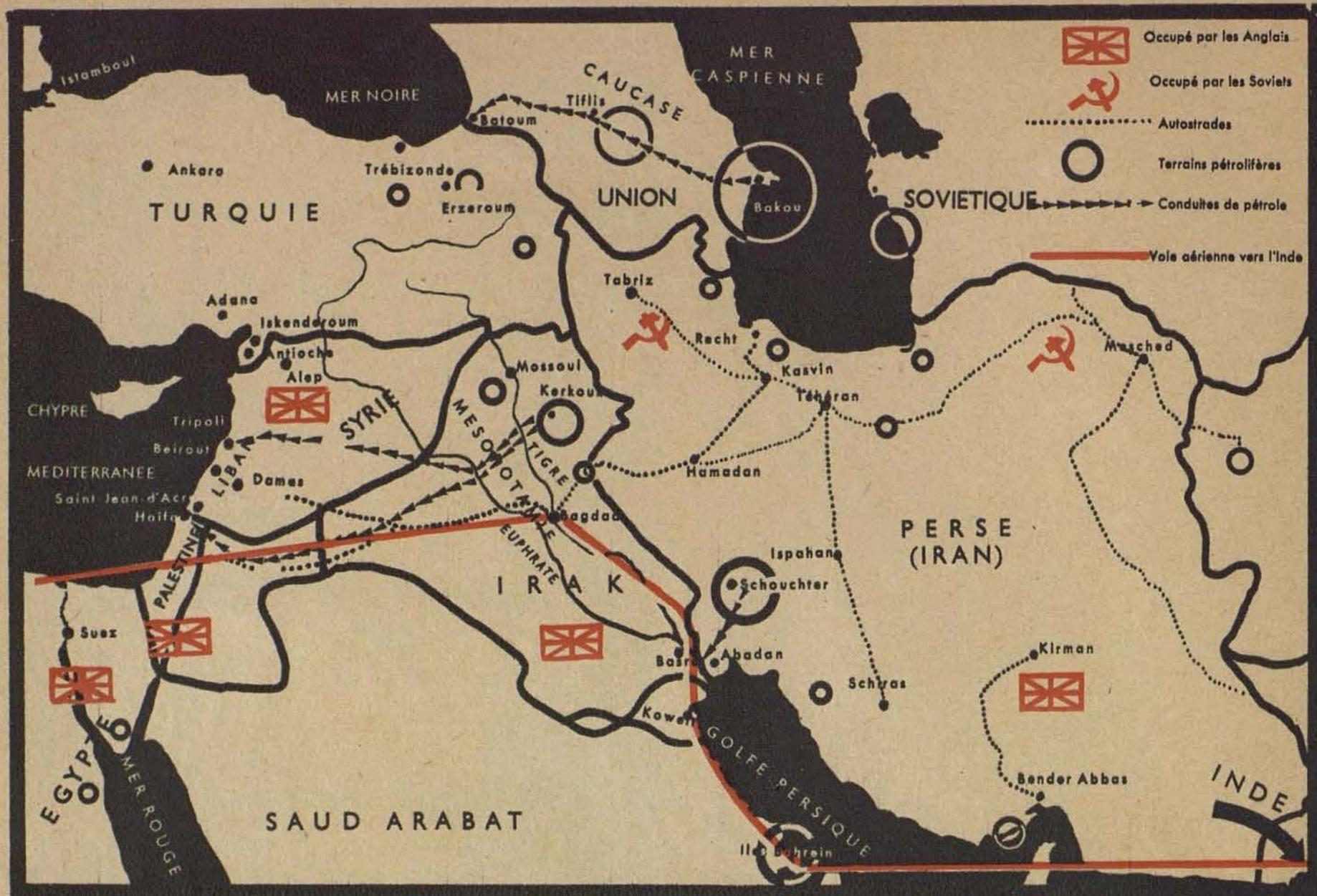


Un combat de rues tel qu'on en voit continuellement, depuis des années, à Damas, capitale de la Syrie.

Les Syriens assistent, impuissants, à l'établissement de ces éléments juifs, particulièrement dans le sud du pays. Le sort de ces territoires méridionaux a été fixé par un accord secret entre la Grande-Bretagne et la « Jewish Agency ». D'après cet accord, l'Angleterre considère la « Jewish Agency » comme gouvernement d'un futur Etat indépendant. Cet Etat, la Judée, serait organisé comme certains dominions et le roi d'Angleterre recevrait le titre de roi de Judée. Il a été établi, de même, qu'aucun territoire purement arabe, au sud-est de la Palestine, ne reviendrait à la Transjordanie, mais que, par contre, l'Etat juif recevrait une partie de la Syrie méridionale. Les Juifs entrés dans les bagages des Anglais s'efforcent, dès maintenant, de prendre pied dans le sud de la Syrie, afin de pouvoir, au moment voulu, se proclamer « éléments juifs dominants, établis dans le pays depuis longtemps ».

On freine de Gaulle

C'est ainsi que depuis l'occupation du pays par les Britanniques, Syriens et Libanais ont le souci de la vie quotidienne. Sous la domination britannique, ils n'ont pas plus qu'auparavant reçu la liberté politique et l'indépendance nationale qui leur avaient été promises à différentes reprises. Après l'entrée des troupes britanniques, il y a plus d'un an, Catroux, général français, devait convoquer aussi vite que possible une assemblée législative et constituer un gouvernement. Le mandat devait prendre fin et être remplacé par un contrat d'amitié et d'alliance avec la « France libre ». De Gaulle, dans ses promesses, alla encore plus loin qu'on ne l'avait prévu lors des accords de 1936 avec le gouvernement français. Mais les Anglais veillent à ce que ces Français, qui ne sont que leur instrument dans le pays, ne fassent pas trop de promesses, et de Gaulle a dû se rétracter.



Un coup d'œil sur la carte montre pourquoi les Britanniques témoignent d'un si vif intérêt pour les pays qui s'étendent entre le Caucase et l'Égypte. Trois choses y sont, pour eux, d'une importance capitale: le pétrole, la consolidation du flanc oriental du canal de Suez et la protection des routes terrestres et maritimes vers l'Inde.

En septembre 1941, les Syriens et les Libanais reçurent une « constitution » qui établissait à la tête des deux États un président de la République, envers qui le gouvernement est responsable et dont il doit posséder la confiance. Le président a le droit de veto. Il est nommé par un délégué général des « Français libres ». Mais l'indépendance de la Syrie et du Liban n'existe que sur le papier, bien que, durant l'automne dernier, Catroux ait proclamé l'indépendance des deux États et bien qu'elle ait été reconnue aussitôt par le gouvernement anglais. Il est vrai qu'au printemps de cette année, les États-Unis ont repoussé la demande de reconnaissance d'indépendance de la Syrie et du Liban faite par les « Français libres », leurs alliés. Et le général de Gaulle a dû avouer à Beyrouth, lors de son voyage en Orient en août et en septembre, ainsi donc déjà à cette époque, que l'indépendance de la Syrie et du Liban était reconnue en fait, mais que, vu l'état de guerre, il n'était pas possible de faire des élections.

Les Syriens ont donc été trompés. De Gaulle et les Britanniques doivent redouter des élections dans des territoires violés. Cependant, si de Gaulle a abandonné, pour se rendre en Syrie où la chaleur est fort désagréable, les avantages d'un foyer confortable si souvent reproduit dans les magazines anglais, il doit avoir eu d'autres raisons. Nous parlons aujourd'hui de la nervosité britannique dans les territoires de la Syrie, mais celle des gaullistes est sûrement plus grande encore. Ils mesurent l'ampleur de leur trahison, ils se rendent compte que les territoires d'influence française dans le Proche-Orient sont passés, grâce à eux, sous la dépendance anglaise. Ils

voient les Britanniques prendre de plus en plus pied dans le pays et leur propre influence diminuer de plus en plus, au point d'être presque nulle.

Alliés-ennemis

De Gaulle, par son séjour actuel en Syrie et au Liban, a évidemment voulu tenter d'atténuer la tension existant entre ses partisans et les Anglais, et, avant tout, entre le général Catroux, son représentant, et le haut commandement anglais, représenté par le général juif Spears. Les Anglais ont bien laissé subsister tout le système d'administration français, mais ils ont créé des organisations parallèles. C'est ainsi qu'à côté d'une police locale, il existe une police anglaise et une police française de sûreté. Il arrive qu'un accusé, après avoir été relâché par un autorité policière après une enquête de plusieurs semaines, soit de nouveau arrêté par une autre, et que l'affaire soit reprise à son début. Si les gaullistes ont perdu toutes les sympathies des Syriens, c'est aussi parce qu'on trouve, parmi eux, trop d'éléments corrompus, qui ont provoqué de nombreux scandales. Les Anglais ne cachent nullement leur mépris pour les gaullistes. Ils ont espéré d'abord pouvoir se débarrasser facilement de ces « Français libres ». Jusqu'au début de 1942, on pouvait nettement constater l'influence croissante des Britanniques, puis un changement s'est produit : les Anglais reconnaissant, en théorie, le rôle dominant joué par les gaullistes en Syrie. On craignait évidemment que l'opinion publique française ne fût fâcheusement influencée si elle apprenait la vérité sur le rôle de l'Angleterre. Cependant, l'animosité réciproque entre gaullistes et Anglais se donne de

nouveau libre cours. On en voit les marques aussi bien chez les grands chefs que chez les simples soldats qui, depuis quelques semaines, vivent séparés, avec leurs restaurants et leurs cafés particuliers.

Quant à la population des territoires occupés, elle n'a accueilli ni les Anglais ni les gaullistes comme des libérateurs. Elle sent partout la pression de l'occupation et espère que sa véritable libération viendra de l'Allemagne qui n'a jamais employé les méthodes anglaises de promesses vides. On forme donc l'espoir qu'avec l'aide de l'Allemagne on pourra établir la communauté des États libres arabes en Syrie et au Liban, comme cela a été possible dans les autres pays arabes.

De Gaulle a réduit à néant le travail des Français qui, depuis le règne de Napoléon, n'ont jamais cessé de travailler activement en Syrie, aussi bien dans le domaine économique que dans le domaine culturel. Les Anglais l'ont aidé dans cette œuvre de destruction, sans s'acquiescer pour autant les sympathies du peuple. Ils ne peuvent pas s'attendre à être soutenus activement par un seul des habitants des territoires qu'ils ont occupés, si jamais la lutte devait reprendre.

Pourquoi l'Angleterre a-t-elle occupé la Syrie et le Liban ?

Il suffit de jeter un regard sur la carte pour répondre tout de suite à cette question. La rive orientale de la Méditerranée s'étend de l'Égypte vers le nord, sur la Palestine et sur la Transjordanie, occupées militairement depuis la guerre mondiale, jusqu'au Liban et à la Syrie. L'Angleterre a besoin de cette rive et de ces terri-

toires pour la protection du flanc est du canal de Suez. Elle en a besoin aussi, en partie, pour ses communications terrestres et aériennes vers l'Inde. En outre, elle a voulu s'assurer Haïfa, le grand port syrien, où aboutissent les pipes-lines de Mossoul.

Mais l'Angleterre espérait encore atteindre un autre résultat en occupant la Syrie. Une longue frontière de plus de 600 kilomètres s'était tout à coup formée entre les territoires occupés par les Britanniques et la Turquie. Cette frontière se prolongeait par l'occupation de l'Irak. L'Angleterre espérait, par là, exercer une pression sur la Turquie et l'engager ainsi à abandonner sa neutralité. Elle n'y a pas réussi. Il est vrai que des ingénieurs anglais, en vertu de l'accord de crédit anglo-turc, construisent de nouvelles installations portuaires à Iskenderoum. Mais la lenteur avec laquelle ces travaux avancent prouve, une fois de plus, que les Anglais ont perdu tout espoir de voir jamais les Turcs se ranger activement à leurs côtés.

La Syrie, le Liban et la Palestine ne sont qu'une partie des territoires situés entre le Caucase et l'Égypte, et que les Anglais ont occupés dans l'été 1941. Quelle est aujourd'hui la situation en Irak et en Perse ?

« Signal » traitera cette question dans ses prochains numéros.

Le correspondant de guerre conte: «... Le chef d'escadron Franz commande un groupe blindé. Au cours d'un assaut, un bolchevik a jeté une grenade sur son char. Les éclats l'ont blessé au visage. Le deuxième assaut de la journée va commencer. Le commandant a remis sa casque d'écoute et son vibrophone. Il donne ses ordres et finit sa cigarette. C'est à ce moment que je l'ai photographié. Quelques minutes plus tard, la section roulait vers l'avant... »

Cliché du correspondant de guerre Hanns Hubmann (PK)





Les décorations italiennes de guerre

Ordine Militare di Savoia (Ordre militaire de Savoie) Cet ordre est conféré aux officiers, aux sous-officiers et aux simples soldats pour actes exceptionnels de bravoure. Il comporte 5 grades: Cavaliere di Gran Croce (chevalier de la grand' croix), grand cordon avec croix à 8 points (illustration au milieu et au-dessous). Grande Ufficiale (grand' croix d'officier), cravate avec croix à 8 points (illustration à gauche, en haut et au-dessous). Commendatore (commandeur), cravate (à droite, en haut). Ufficiale (officier), croix à boucle avec les armes de Savoie (première à droite). Cavaliere (chevalier), croix avec boucle (deuxième à droite). La croix porte sur l'avvers: «Al Merito Militare» (Pour le mérite militaire). Ces ordres sont conférés très rarement. **Medaglie al Valor**

Militare (Médaille de bravoure) en or (au milieu, en bas). En argent (au milieu, en bas, à gauche) pour récompenser des actions d'éclat. Le roi Humbert I^{er} a remplacé, en 1867, la «Menzione Onorevole» (Mention honorifique) par une médaille de bravoure, en bronze (en bas et à gauche) pour des actes particulièrement remarquables. **Croce di Guerra (Croix de guerre)**. La Croix de guerre est conférée pour des mérites de guerre particuliers (deuxième à droite, en bas). La Croix de bravoure de guerre, qu'on distingue de la première par l'application de l'ancien glaive romain sur le ruban de l'ordre, a été fondée en 1922 et est conférée pour des exploits qui n'ont pas été récompensés par la Médaille de bravoure en bronze (première à droite, en bas).

La Medaglia d'oro

DE même qu'en Allemagne on porte les feuilles de chêne avec glaives et diamants sur la croix de chevalier de la Croix de fer, de même qu'en France peuvent être conférées la grand' croix de la Légion d'honneur ou la Médaille militaire, l'Italie a, pour les Italiens, la Medaglia d'oro.

Les Médailles de bravoure d'or et d'argent ont été conférées, pour la première fois le 26 mars 1833, par le roi Charles-Albert. Cet ordre italien, le plus élevé, est conféré à des officiers et à des soldats, la plupart du temps « in memoriam ». On grave sur le revers de la médaille le nom du brave qui est décoré, ce qui est unique dans l'histoire des ordres. Une autre particularité de cette distinction est que lorsqu'un officier reçoit la Medaglia d'oro, on cesse de le désigner par son grade, lieutenant, capitaine par exemple, on l'appelle seulement: « Medaglia d'oro X ».

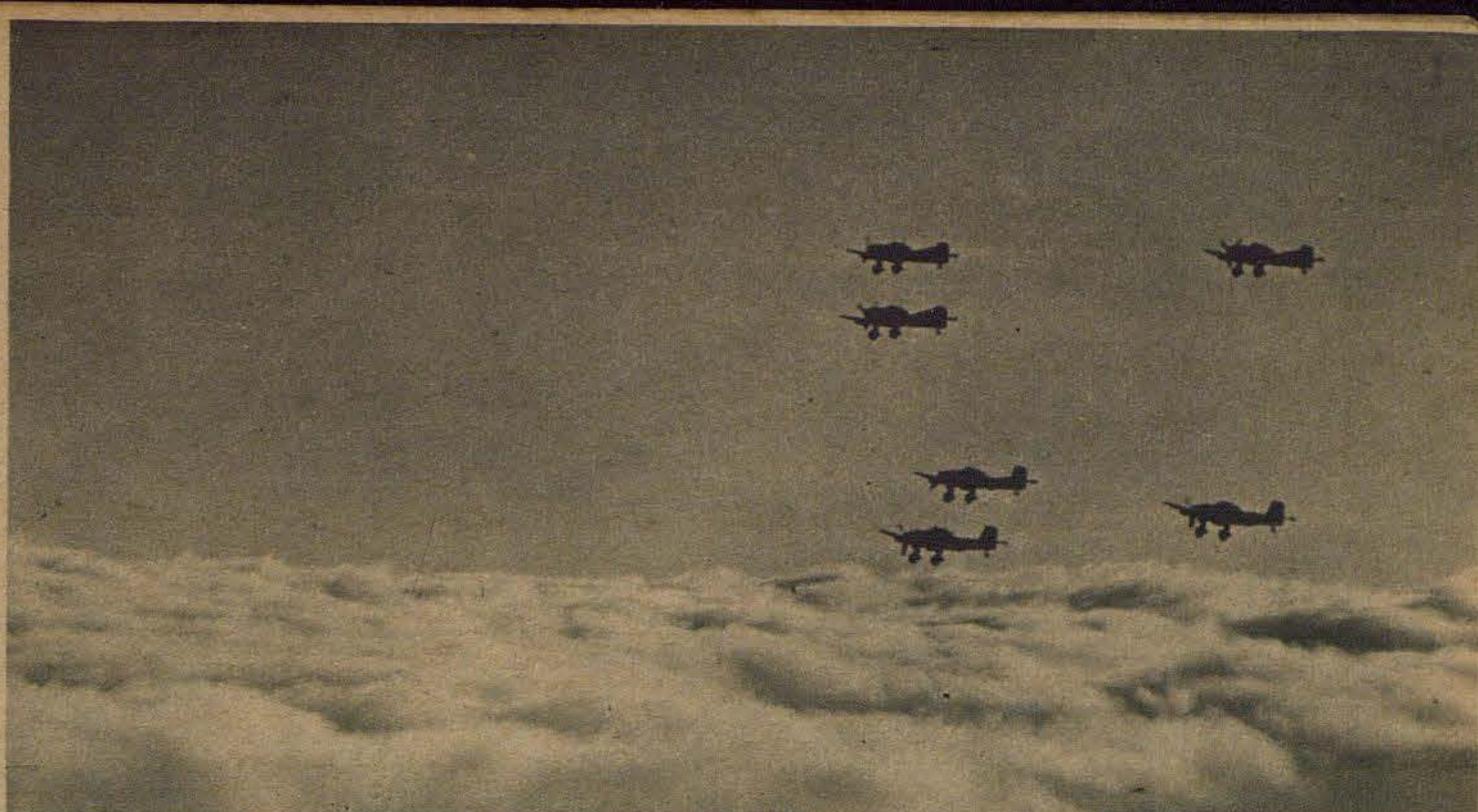
Six princes de la maison de Savoie sont titulaires de la Medaglia d'oro. Le premier était le duc de Savoie, Victor-Emmanuel II, qui reçut cette décoration après la bataille de Goito, en 1848, contre les Autrichiens. Les autres titulaires sont: le prince de Carignano Eugène-Emmanuel, le duc de Gênes Fernand-Marie, le roi Humbert Ier, son frère Amédée duc d'Aoste, Emmanuel-Philibert et son fils Amédée-Umberto, vice-roi d'Éthiopie, héros de Amba-Alagi qui, dans cette guerre, après avoir défendu Gondar d'une manière opiniâtre et héroïque, est mort prisonnier des Anglais.

Parmi les autres titulaires, nous trouvons trois princes prussiens: Frédéric-Charles de Hohenzollern, le kronprinz Frédéric-Guillaume et l'empereur Guillaume Ier, qui reçut la Medaglia d'oro, le 3 juillet 1866, après la bataille de Koenigraetz.

Depuis sa fondation, l'ordre a été attribué à 1.151 officiers de l'armée italienne. Durant la campagne d'Abyssinie, 181 combattants l'ont reçu, 9 seulement sont encore vivants. En Espagne, il a été donné 153 fois. Les titulaires vivent encore. En Albanie, la Medaglia d'oro a été donnée à 3 officiers, et dans la guerre actuelle, jusqu'à ce jour, à 250 officiers. 33 des titulaires vivent encore. Selon l'usage italien, cet ordre peut aussi être conféré à des unités de l'armée. En 110 ans, la Medaglia d'oro a été épinglée au drapeau de 47 régiments. 9 unités l'ont reçue deux fois et un régiment l'a même reçue trois fois. Le 3^e régiment de bersagliers qui se bat actuellement à l'Est contre les Soviets l'a reçue deux fois. Quatre régiments de chasseurs alpins sur le front grec, un groupe d'avions-torpilleurs sur le front de la Méditerranée l'ont également reçue. Deux officiers italiens, encore vivants, le lieutenant-colonel comte Rossi Passavanti et le capitaine de frégate comte Luigi Rizzo l'ont reçue aussi deux fois.

Lorsque le roi Victor-Emmanuel III fut proposé pour la Medaglia d'oro, il la refusa et signala des faits d'armes accomplis par d'autres officiers et par des soldats. Depuis ce jour, on l'appelle le « Roi soldat ».

Jusqu'à cette guerre, sauf les trois Hohenzollern, aucun étranger n'avait encore reçu cette haute distinction de bravoure italienne. Maintenant, elle a été conférée à deux aviateurs allemands, le capitaine Müncheberg et le lieutenant Marseille.



En plein vol. « Libres comme des dieux, nous voguons sur une mer de nuages blanche, blanche... » écrit le lieutenant Wundshammer, auteur de ce reportage, en dépeignant un des innombrables raids des escadrilles de Stukas sur Stalingrad. Pendant des semaines, il a participé aux engagements qui ont permis l'attaque de l'enceinte fortifiée de la ville géante.

Au-dessus du but. Les Stukas se séparent et commencent à piquer. La Volga projette ses lueurs sur les nuées, dessinant nettement ses rives. Les sirènes hurlent.

Stukas sur Stalingrad

La bataille pour Stalingrad occupera dans l'histoire de la guerre une place particulière. Certes, il lui manquera l'éclat des audacieuses opérations en Pologne ou en Norvège, l'enthousiasme du coup de main sur Eben Emael, la grandeur stratégique du siège de Sébastopol, l'irrésistible puissance de percée sur la ligne Maginot. Les vaillants soldats qui y auront pris part n'en seront pas moins couronnés des lauriers du devoir accompli dans une bataille infernale. Si l'on veut un terme de comparaison, c'est Verdun. Ce n'est pas Verdun par mille détails tactiques ou stratégiques. C'est Verdun par l'héroïsme des assaillants. Voici, texte et clichés, un reportage de la bataille pour Stalingrad, dans lequel le correspondant de guerre lieutenant Benno Wundshammer décrit particulièrement la lutte dans un secteur de la ville.





Au-dessous, voici Stalingrad. Les appareils piquent à mort. Solidement retranchés dans tous les bâtiments de la ville: gares, usines, immeubles, maisons, les bolcheviks tentent de résister. A cette allure vertigineuse, le cliché est un peu brouillé. La caméra saisit un Stuka: c'est l'appareil du commandant de l'escadrille, soldat au courage maintes fois éprouvé, titulaire de la croix de chevalier, le capitaine Möbus.

Autre image. De l'appareil qui remonte en flèche, après avoir jeté ses bombes, le regard se porte vers une gare. Touché, un train de marchandises brûle; bientôt réduit en un monceau de ferraille, il encombrera la voie et la rendra inutilisable. Non loin, de plusieurs groupes de bâtiments, des nuages blanchâtres s'élèvent. En haut, à droite, tout près de la rive de la Volga, d'autres explosions ennuagent le cliché.

QUATRIÈME engagement de la journée. Sur Stalingrad, naturellement. Je suis tireur à bord de l'avion du commandant d'escadrille. Au-dessus du Don, nous prenons de l'altitude. Un regard sur les méandres sablonneux du grand fleuve cosaque. Mais bientôt un tapis de nuées intercepte la vue. Une éclaircie. Au-dessous de nous, Kalatsch, tête de pont encore âprement disputée il y a quelques semaines. Jusqu'à ce que la brume se dissipe, nous glissons à travers les vapeurs onduleuses d'une sorte de lessive. Nous évoluons dans une buée opaque jusqu'à nous dégager du couvert des nuages. Comme des plongeurs émergeant du fond de l'eau, les appareils se dégagent du coton. Une coupole infinie d'un bleu lumineux se développe au-dessus de nous. Gouttes élançées et presque étincelantes, comme vues au travers de lentilles de cristal, les silhouettes de nos avions

passent, rapides, dans une marée de lumière pure. Libres comme de jeunes dieux, nous voguons sur une mer de nuages blanche, blanche... Nous survolons la Volga, tapis roulant, grisâtre, aux contours incertains. De nouveau voici la terre, baignée d'ombre; çà et là, entre deux nuages, les rayons du soleil dessinent des traînées claires sur le sol jaunâtre et illuminent les nappes d'eau qui brillent comme du diamant. Une vapeur bleuâtre flotte au-dessus de la ville. Soudain, un net: « Attention aux chasseurs! » retentit à nos oreilles. Du fond de ces châteaux de nuages, à chaque instant, des groupes ennemis peuvent déboucher. Notre chapelet d'avions s'étire et serpente, inlassable, prenant et perdant de l'altitude, toujours vers l'est, vers Stalingrad. « D.C.A. au-dessous!... » Noirs, les bourgeons de mort de la D.C.A. de Sta-

lingrad éclatent. La batterie est installée sur la petite île sablonneuse, toute claire, qui sépare la Volga en deux bras. Sur la rive occidentale, la ville elle-même se traîne, serpent de plus de 35 kilomètres, boa diabolique, tout annelé de rues. Usines et fortins au milieu des quartiers d'habitation. Nous bondissons à travers fumées et vapeurs qui montent en énormes colonnes des blocs de maisons en flammes.

La descente

Nous approchons. Les gros nuages de la D.C.A. lourde sont mouchetés maintenant des bulles blanches de la D.C.A. moyenne, ridicules et presque familières. Encore plus bas. Notre appareil se comporte bien. La terre tournoie comme un abîme en flammes.

— Allons-y, lance le commandant. Alors commence, s'amplifiant de se-

conde en seconde, cet ouragan effroyable de hurlements, de plaintes et de sifflements, toujours plus forts. Ils absorbent tout autre bruit, toute autre sensation: les sirènes sont déclenchées. Je me cramponne.

La descente me paraît presque aisée. Tout d'abord on se sent flotter comme un ballon perdu, on cherche à s'accrocher dans l'espace. Mais le corps s'habitue vite à la chute accélérée. Je me tourne vers la terre pour repérer l'objectif. Les blocs de maisons semblent voler vers nous. La violence du piqué brouille les contours, jusqu'à ne plus percevoir que des étincelles au milieu d'une masse jaunâtre, informe. Une poussée brutale me fait jeter un coup d'œil sur les appareils de bord. Puis, droit dans le ciel, au-dessus de ma tête, j'aperçois les camarades qui tombent des nuages et piquent: des fleurs qui se déverseraient d'une cor-



En rase-mottes. « Le long du pignon de droite de la grosse usine, devant nous, écrit notre correspondant de guerre, une poignée d'hommes se tient à l'affût. L'appareil s'incline. Au survol, nous apercevons un groupe plus important de Rouges, qui se couvre à l'angle du bâtiment (dans le cercle); la grand' rue, en

travers du cliché, va en effet être bientôt conquise par les mitrailleurs des troupes d'assaut allemandes (voir la flèche). Une seconde plus tard, les rafales crépitent sur le groupe brun. Par une tactique systématique, froidement appliquée, chaque pâté de maisons sera nettoyé, l'un après l'autre, et la cité occupée, pas à pas. »

beille. C'est une descente de tous les diables. Vision de cauchemar, les immeubles aux mille fenêtres défilent entre les incendies ! Les champignons de fumée où les fougères géantes de nos bombes poussent, flore d'Apocalypse. Nous sommes emportés dans l'élan fou de l'appareil.

Le commandant suit l'attaque de son escadrille. Aux points de chute naissent des feux magiques. Une flamme d'un blanc bleuâtre nous éblouit, lampe à arc ou magnésium. Tout cela éclaire, oscille et s'irise en tous sens. Diaboliques langues de feu de l'anéantissement. Le long du fleuve, il fait déjà sombre. Sur les eaux ternes, une étincelle jaillit pour s'étendre aussitôt en un gigantesque bouquet de flammes rouges et jaunes, dans le bleu crépusculaire. C'est comme une fastueuse coupe d'or sur la ville ! Stalingrad est une torche. Puis la lueur hésite, pâlit

et des nuages de fumée noire et de lourdes vapeurs roulent sur le fleuve.

Mon escadrille

Nous atterrissons les premiers. Nous faisons quelques pas pour nous dégourdir les jambes. Le commandant me tend une cigarette. Le soleil se couche dans un décor féérique. Sur la plaine scintille une poussière lumineuse violette. Au sud, un croissant de lune monte. Entre le couchant et le clair de lune les escadrilles manœuvrent. Le vent est tombé, la steppe est comme assoupie. Lointains et groupés, des moteurs ronflent curieusement. Le commandant me touche l'épaule et me dit : « Mon escadrille ! ».

A raser les toits

— Vous volez avec le capitaine K... ? Eh bien ! cramponnez-vous ! C'est un fameux spécialiste du rase-mottes. Son

radio est payé pour le savoir. Il a, plus d'une fois, balayé les rues de Stalingrad avec le souffle de son moulin, me disent les camarades en me quittant.

Nous sommes en vol. Le capitaine chante dans le porte-voix, doucement, pour lui-même ; sa chanson parle d'un toit sur lequel il y aurait un nid de cigognes... Au diable cette histoire ! Monotone et presque endormant, le moteur ronfle. Le temps est clair. Une très forte brise a balayé la terre et une armée de nuages chasse vers le sud-est. Tout va vite, trop vite. De nouveau, Stalingrad au-dessous de nous ! Les batteries de D.C.A. se taisent. Ce matin, avec de grosses bombes, nous les avons calmées. Tranquillement, sans être dérangés, nous piquons. Hurlements et sifflements, l'appareil vibre, le corps entier tressaille. Encore plus bas,

encore plus près, nous fonçons dans l'air empuanti de décombres. La fumée assaille la cabine. La rive de la Volga apparaît, apoplectique. Bacs et pontons en bois gisent pêle-mêle, près de charpentes rougies, dévorées de flammes. Une muraille de fumée noire ; tout à côté, une lueur blanche se détache, comme un fantôme. Nous avons une impression de précipice ! N'étaient-ce pas là des fortifications, à demi masquées par un mur en ruine ? Comme tout cela sent mauvais ! Ici, du caoutchouc brûlé. Pour la deuxième fois, nous remontons. Puis de nouveau une courte descente qui ne nous permet que de faibles prises de vues. Soudain, un brouillard blanc au milieu duquel éclate un champignon noir. Qu'est-ce ? C'est tout bonnement la D.C.A. soviétique qui a recouvert la parole. Le capitaine manœuvre et nous tire de là.



Stukas sur Stalingrad

La mitrailleuse parle

A notre gauche, Stalingrad. Voici l'usine de conserves de poissons pour laquelle on se bat depuis des jours. Elle flambe. D'épaisses volutes de fumée s'échappent en rampant des bâtiments. Les murs en écume font écran aux lueurs tremblantes des explosions. Au-dessus de nous, j'aperçois un « Ju 87 » en train de prendre des vues. Une bombe lourde nous frôle à vitesse accélérée. En dessous, un silo géant. Les Soviétiques avaient installé dans ses murs les positions de combat de leurs armes lourdes d'infanterie et converti le bloc en forteresse. Une rangée de poteaux télégraphiques. Ils sont détruits. Nous passons au-dessus d'un entonnoir profond d'où sortent les fils minces de rails de chemins de fer avec de faibles reflets. Avant que j'aie pu le com-

prendre, l'appareil décrit une courbe et pique afin que je puisse observer en profondeur. Ici, une gare brûle; les rails dessinent une toile d'araignée; trains, locomotives, wagons-citernes et marchandises en souffrance, disques, pylônes couchés en travers. tout cela péle-mêle. L'huile se consume en fumées noires et les marchandises en nuages blancs. Au-dessus des hangars à locomotives noircis de suie danse une pluie d'étincelles. Nous sommes juste au-dessus des flammes lorsque la mitrailleuse du capitaine se met à crépiter. Je ne vois que des toits qui défilent dans une course folle. Ma question posée en criant n'arrive pas même à mes oreilles et quelque chose est encore détruit. A un coin de rue débouche un groupe de protection soviétique: comme une volée de moineaux, il est aussitôt dispersé.



famille Moser, gros propriétaire berlinois, trie des morceaux de fer, traîne en jurant et en maugréant des tubes d'acier et, de ses mains désespérément sales, construit un deuxième poêle. Aki, lui, étendu sur un matelas éventré, songe qu'il fut naguère un juriste réputé en droit international privé. Et moi, je regarde fixement le plateau de la table et je vitupère l'impossible... Attention! Signal d'alerte! Nous tendons l'oreille. Il se passe quelque chose. Dehors, un moteur ronronne et, foudroyante, la D.C.A. ouvre le feu.

Après un engagement d'une journée. Au retour, nous traversons les lignes allemandes. Survolée à basse altitude, une batterie lourde de D.C.A. pointe ses canons, en tir direct, sur les fortins ennemis. Les tentes sont protégées contre les bombes et les attaques en piqué ennemies, par des remblais et des tranchées.

Tard dans la nuit, les hommes reviennent. Après un court combat, 28 parachutistes ont été faits prisonniers.

Bataille monotone

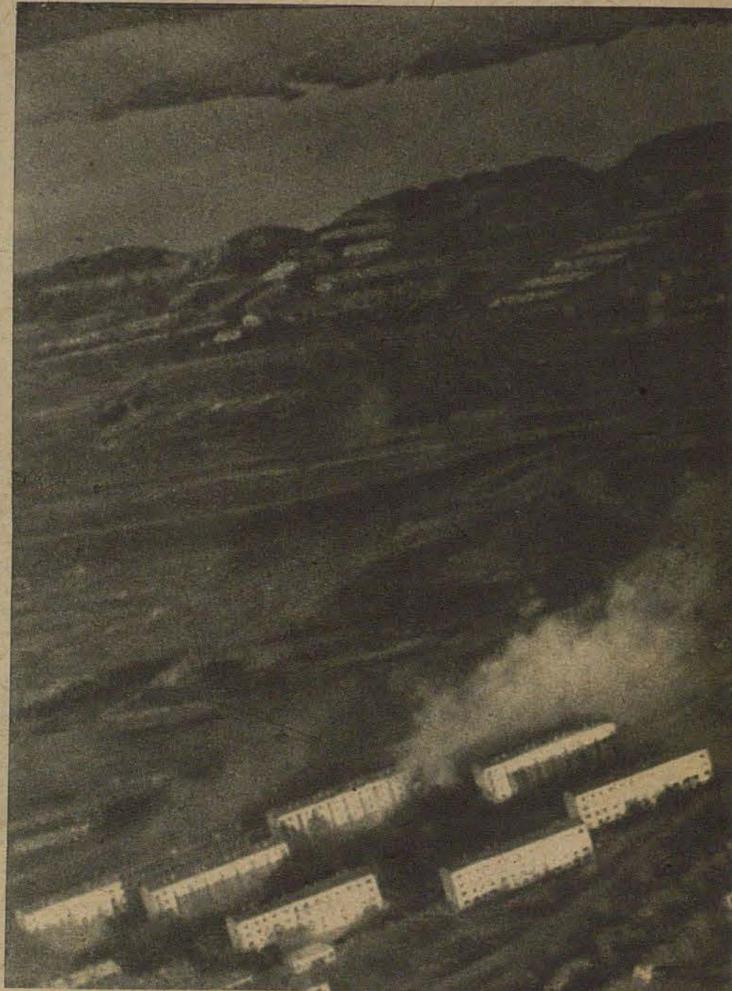
Matin, midi et soir: Stalingrad. Depuis des semaines. L'adversaire se défend fanatiquement, et nous, nous attaquons plus fanatiquement encore. Le « souriant petit village sera pourtant enlevé », lance le commandant en fermant sa cabine. Nouveau départ. Nous évoluons au milieu de la D.C.A. Nous nous expliquons avec les chasseurs. Debout de bonne heure et tard au lit. « Infatigables, coriaces et fous », dit notre ordre du jour.

Voici la Volga, voici l'île à la D.C.A. Le soleil se baigne dans le fleuve. Nous piquons à travers les barrages d'obus, dans une mer de feu. Les bom-

Toujours plus loin

A leur retour, les blessés nous content ce qu'ils ont vu. Chaque pierre est un abri. Chaque maison une forteresse. Vient-elle à être détruite par les bombes? Ses ruines seront de nouveau occupées dès la nuit. Mètre par mètre, le fantassin s'introduit dans Stalingrad. « Ils ne veulent pas évacuer leurs trous. Nous sommes obligés de les en sortir à coups de fusil, de grenades et même de pelle ». Et nous aussi, toujours plus avant. Jour après jour. Combat sur combat. Heureux lorsqu'il y a un changement de programme, comme aujourd'hui, où nous avons à bord des bombes incendiaires. Au retour, les ruines sont parsemées de scintillements, comme les feux follets sur un cimetière.

FIN



Nous voici de nouveau au-dessus de nos lignes. Les signaux lumineux se déclenchent.

Des jardins, des gorges, un champ de gros tournesols et la terre libre. Tout à coup, devant nous, un feu fixe à quatre couleurs: c'est une batterie lourde de D.C.A. allemande qui, en salves courtes, fait sa guerre aux fortins. Nous pointons vers l'ouest où flottent les fanions poudreux de nos routes offensives.

Au ras des ruines où l'on se bat. Les Stukas, qui descendent souvent à moins de 80, ou même de 50 mètres du sol, et balayaient pour ainsi dire les rues, font feu de toutes leurs armes. Dans la cabine, on ressent souvent la chaleur des incendies. De terribles odeurs permettent de déceler ce qui brûle. Ici, par exemple, du caoutchouc.

Alerte nocturne

Dans notre fortin. Un trou dans la terre. 4 mètres carrés. Couvert avec des poutres et pourvu de tout ce dont l'homme peut avoir besoin ici. Dans un coin, la niche à poêle, avec une cheminée. Ici, un bois de lit avec matelas, édredon et couvertures. Nous avons le téléphone, l'électricité et un poste de radio. Sur le poêle rôtit même un canard. Armes, uniformes, outils pendent au mur. Dans les espaces libres sont collées de vieilles cartes.

N'est-ce pas comique? Nous sommes là, assis. Quatre hommes de milieu tout différents. Nous assemblons sous la terre argileuse de vieux tuyaux métalliques et de vieilles planches, ou nous surveillons un canard qui s'était fourvoyé chez nous. Le digne père de

« Tout le monde dehors! » C'est la pleine lune, avec sa lumière froide. A l'est, la lueur orange d'une bombe éclairante descend lentement. Des coups sourds, espacés, éclatent quelque part: ce sont des bombes explosives. La D.C.A. crache des étoiles rutilantes. Des projecteurs balayaient la voie lactée. Le vol! Une mite! Mais il étincelle sous la griffe des faisceaux convergents. Des points blancs s'échappent de l'avion: parachutistes! Alerte! En quelques secondes, la place est pleine de monde. Des ordres claquent dans la nuit. Les armes cliquent, les groupes de choc s'enfoncent dans la nuit. Là-haut, avions et balles traceuses grondent sans arrêt et, maintenant, la forêt de chênes, toute sèche, flambe avec des lueurs rouge brique.

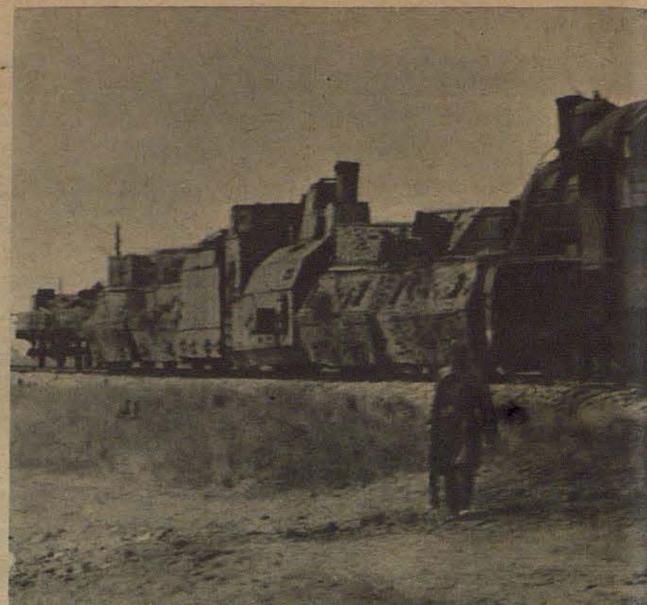
bes pleuvent, percutent et explosent. Un pétrolier en flammes dérive dans le courant. Enfin, gare et chemin de fer sont en vue. Des espèces de cafards étalent leur grisaille métallique à côté d'entonnoirs couleur de sable: les chars soviétiques. Nous croisons dans une lumière morne. Tout l'objectif est sous nos yeux. Batteries ennemies fortifiées. C'est le moment; nous piquons, les sirènes hurlent. Des champignons géants, jaune soufre, s'épanouissent en bouquets gris vert. Nous manœuvrons: virages, bordées, ressources et piqués. Nouvelle attaque. Des éclairs de fumée bleue montent vers nous en un réseau serré. s'insinuant perfidement jusqu'à presque nous atteindre. Il est temps de nous dégager. Nous filons dans un sillage de feu.

Stalingrad la nuit. Les carrés blancs des blocs de maisons en flammes luisent comme des fantômes dans le violet du crépuscule.

Quatre vues d'un coup au but. Stalingrad est déjà plongé dans les ténébreuses. Quelques appareils lâchent leurs dernières bombes sur le port, au bord de la Volga. Soudain des lueurs s'élèvent de ce côté-ci du fleuve (en haut); un bouquet de flammes crépite dans le ciel, puis s'écrase sous un épais nuage de fumée (cliché de droite). Une capote fétide s'étend sur le fleuve. Un réservoir d'essence vient d'être atteint.



1 « Que se passe-t-il dans ce train blindé? » se demandent les hommes du génie.



2 Tout à coup, un soldat soviétique se détache d'une voiture et vient vers nous en trébuchant. Il n'a pas l'air de songer à résister. Il arrive. Nous comprenons: il est complètement ivre.



3 Les soldats du génie ne se perdent pas en conjectures. Il s'agit surtout de faire sauter le train et de revenir avant qu'une résistance ait lieu. Ils courent à la voiture que l'ivrogne vient de quitter et trouvent...



4 ...réponse à toutes les questions. Le train a été abandonné; on voit encore brûler la mèche d'une lourde charge d'explosifs que le bolchevik ivre a allumée. Le lieutenant arrache la mèche...



« Détruisez ce train blindé! »

Des soldats du génie d'une unité de chars accomplissent une mission exceptionnelle.

5 ...et maintenant, on pose convenablement une charge d'explosifs de 5 kilos dans le wagon des munitions. Ses débris bloqueront la voie du côté ennemi.

Un train blindé est arrivé la veille. Mais les bolcheviks ne se doutaient pas qu'une pointe avancée de chars allemands eût déjà atteint la ligne de chemin de fer. Ils croyaient pouvoir entrer en gare jusqu'au terminus. Nos canons antichars les ont obligés à rebrousser chemin. Aujourd'hui, le train est stoppé sur la voie, vers notre flanc gauche, là où notre pointe de chars avait repoussé les mitrailleurs bolchevistes. Il faut détruire ce train blindé. L'ordre en est donné aux soldats du génie qui s'avancent sous la protection des chars.

6 « Tout le monde à l'abri! » crie le lieutenant. La mèche brûle pendant 8 secondes. Les hommes du génie courent se mettre sous la protection du char. Quelques instants d'attente silencieuse, comme des chasseurs à l'affût qui voient leur gibier...

7 → ...Explosion! Les éclats de bois et de ferraille sifflent à travers l'air. On entend longtemps les détonations des munitions. Les deux locomotives du train sont restées intactes et tireront bientôt les trains de ravitaillement et de munitions allemands.

Clichés du correspondant de guerre Rühle (PK)



COMBATS POUR LA LIBYE

par le général de brigade Theiss

C'est grâce aux unités blindées allemandes que la campagne de Pologne réussit en 18 jours. Après la fin des opérations à l'ouest, le Führer déclara: «Les chars allemands ont accompli, dans cette guerre, des exploits qui assurent leur place dans l'histoire.» Les unités blindées allemandes ont confirmé cette déclaration du Führer par leurs combats et leurs victoires en Afrique du Nord. Il y a plus de 2.000 ans, les ancêtres des chars actuels, les éléphants de guerre des généraux grecs et carthaginois; foulaient le désert éternel. Les chars allemands ont inscrit un nouveau chapitre dans l'histoire du monde. Leur action prend une place éminente dans cette guerre si riche en victoires

Le plan stratégique de l'Angleterre

Après sa défaite en France, l'Angleterre se trouvait dans une situation déjà critique. Elle n'avait plus d'alliés, se voyait menacée dans son île et, par suite de l'entrée en guerre de l'Italie, dans ses possessions coloniales. Le nouvel adversaire était aux portes de l'Égypte.

Mais cette menace ne fut pas la seule raison qui contraignit l'Angleterre à faire de la Libye, ce désert, un nouveau théâtre d'opérations. L'Angleterre voulait gagner cette guerre comme la Grande Guerre, par un blocus. Or, les puissances de l'Axe ayant enlevé et occupé les forteresses situées à leurs frontières, si l'Angleterre voulait les bloquer, elle ne pouvait le faire qu'aux frontières de l'Europe, ce qui n'était possible qu'avec l'alliance de l'Union soviétique. Nous pouvons, aujourd'hui, nous rendre parfaitement compte que l'Angleterre, à cette époque, était déjà de connivence avec les Soviétiques et s'appuyait sur eux lorsqu'elle refusa d'accepter les propositions de paix du Führer en été 1940, alors que sa situation semblait désespérée. Toute l'Europe devait donc être soumise au blocus, avec l'aide de l'Union soviétique et des Balkans. Sur mer, ce blocus devait s'étendre du cap Nord jusqu'à Gibraltar.

C'était là un vaste plan. Par l'occupation de l'Afrique du Nord, l'Angleterre devait renforcer sa maîtrise des mers, sinon pour annihiler l'Italie, du moins pour lui ôter toute efficacité. De cette position, l'Angleterre fut passée à l'attaque. Naturellement, pas les Anglais personnellement! Mais, de même qu'ils avaient lancé dans la guerre et sacrifié la Pologne, la Norvège, la Hollande, la Belgique et la France, l'Angleterre voulait maintenant précipiter dans la tourmente les États du sud-est de l'Europe. Elle déclencha donc la guerre dans les Balkans, tandis que la conquête de la Libye devait agrandir d'une manière considérable le théâtre des opérations. Le gros des forces des puissances de l'Axe devait être retenu et usé dans la Méditerranée et dans les Balkans. Cette guerre d'usure devait durer jusqu'au moment où l'Union soviétique, ayant terminé ses armements, pourrait entrer en lice et prendre l'adversaire à revers.

Le 13 septembre 1940, les Italiens franchirent la frontière égyptienne. Le 15 septembre, de fortes unités livrèrent de durs combats et prirent Solloum d'assaut. Le lendemain même, Sidi el Barani, à 100 kilomètres de la frontière, tombait à son tour. Les forces italiennes, s'appuyant sur cette position, se préparaient à continuer leur attaque et, le 24 octobre, repoussèrent un violent assaut britannique.

Au début de décembre, le général Wavel avait terminé ses préparatifs pour une offensive de grande envergure. Le 8 décembre 1940, il la déclen-

cha: elle avait pour objectif la conquête de la Libye.

L'objectif ne fut pas atteint, mais l'offensive obtint néanmoins un succès considérable. Ce fut le premier succès des armes britanniques; ce fut aussi le dernier. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner qu'on en ait exagéré l'importance et qu'il ait servi de base à des espoirs injustifiés. Le mérite, toutefois, n'avait pas été aussi grand qu'on l'affirmait, car les Italiens avaient dû soutenir un combat inégal dans les conditions les plus difficiles. Non seulement leur armée se trouvait devant un adversaire bien supérieur en nombre, mais elle était encore dans l'impossibilité, à cette époque, d'opposer une défense efficace aux puissantes unités blindées britanniques, alors que, dans ces immenses étendues, ce sont les troupes les plus rapides et les plus puissantes qui décident de la victoire. Il faut se représenter encore que l'Angleterre, à cette époque, avait aussi la maîtrise des airs et celle, capitale, de la Méditerranée. Un expert militaire peut donc facilement se rendre compte de la situation grave dans laquelle se trouvaient les Italiens.

Ils combattirent avec une endurance et un acharnement que l'Histoire jugera. Il faut citer surtout la défense de Bardia qui dura 25 jours, page de gloire de l'armée italienne. Les Britanniques n'avancèrent que pas à pas, après de terribles combats. Ils mirent trois mois pour atteindre la frontière de la Grande Syrte et n'avancèrent pas plus loin. La propagande britannique prétendit qu'il s'agissait là d'une «of-

fensive éclair» qui dépassait de loin toutes les opérations réussies par la Wehrmacht. En fait, cette offensive se fit à une vitesse moyenne de 6 kilomètres par jour, vitesse de tortue et non pas vitesse de char. Mais l'ennemi ne voulut pas en convenir. Il monta en épingle ce succès et, pour dissimuler ses difficultés de ravitaillement, il lança le slogan: «Du beurre ou Bengazi.» Churchill télégraphia à Wavel le verset de la Bible: «Frappez et l'on vous ouvrira», et demanda pour le général vainqueur le titre de vicomte de Bengazi. Puis les choses n'allèrent pas plus loin.

Rommel

Dès la fin du mois de mars, quelques chars de reconnaissance de la Wehrmacht s'opposèrent dans la Grande Syrte aux Britanniques. Le général Rommel venait de débarquer en Afrique avec le premier contingent de ses unités blindées. En jonction avec les troupes italiennes, il s'empara, le 24 mars, de El Agheila et déclencha vers l'est cette marche victorieuse et mémorable qui devait plonger le monde dans l'étonnement.

Le 2 avril, il prit Agedabia. Le 4, il reconquit Bengazi. Le 8, la prise de Mechili et de Derna amenait déjà une décision. Le 11, Rommel était devant Tobrouk. Le 12, il prenait Bardia et, le 13, il se trouvait déjà au delà de la frontière égyptienne, à Solloum. En douze jours, un miracle s'était produit. Tous les succès obtenus jusqu'alors par les Britanniques étaient réduits à néant, la situation primitive

était rétablie. Rommel avait accompli cette marche sans pareille, à une vitesse moyenne de 42 kilomètres par jour.

Quelle fut l'attitude des Britanniques? Comme d'habitude, ils auraient voulu attribuer cette défaite à la supériorité numérique des Allemands. Mais ils hésitèrent cependant, car la présence d'unités allemandes supérieures en nombre eût contredit leur prétention de dominer la Méditerranée. En outre, un tel prétexte, trop souvent répété, ne correspondait vraiment en rien à la réalité. Rien qu'à Tobrouk, Rommel avait encerclé des forces ennemies supérieures à l'ensemble des unités dont il disposait.

Alors, on fut soudain d'avis en Angleterre que ce théâtre de la guerre était désormais sans importance et que la guerre se jouerait dans les Balkans...

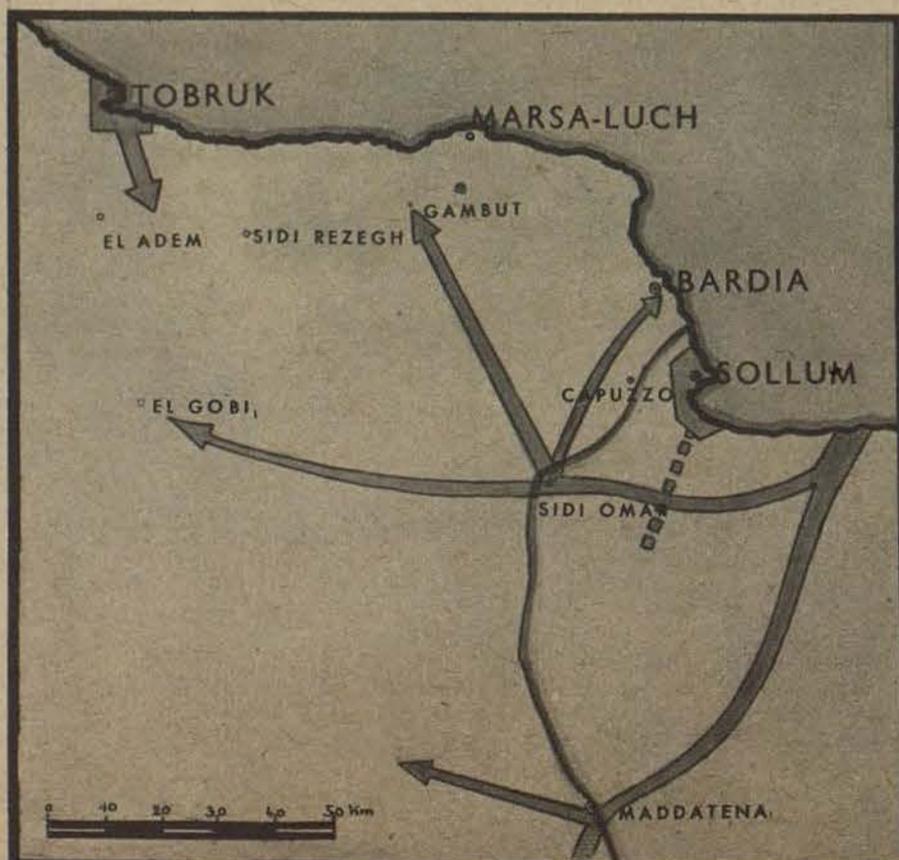
Mechili

Nous ne pouvons étudier la suite des événements sans insister sur la journée de Mechili, le 8 avril. Le général Rommel était arrivé en fin d'après-midi, avec des forces rapides, à l'ouest de Mechili. Quand la tête de sa première section de chars se présenta, il était déjà trop tard pour continuer l'attaque commencée dans la journée. On se représentait difficilement la somme d'efforts exigés par de telles opérations rapides, aussi bien des hommes que du matériel. C'est ainsi que cette section avait dû couvrir un trajet de 320 kilomètres à travers un désert de pierres, sans cesse en butte aux tempêtes de sable. Ces immenses étendues rocheuses, ces tempêtes de sable, les autres difficultés du terrain et la chaleur écrasante représentaient des obstacles entièrement nouveaux pour des troupes qui n'avaient apporté d'Europe que de bons conseils. Les soldats fraîchement débarqués se trouvaient en état d'infériorité en face de troupes ayant l'expérience du désert. Les Britanniques le savaient bien et avaient compté là-dessus. Ils attendaient, d'un cœur léger, l'arrivée des chars allemands dans ce désert, pensant bien que leur longue expérience des combats sous cette latitude leur assurerait une supériorité écrasante. En vérité, la section des chars en question eut à subir bien des pertes, par suite des difficultés du terrain et des tempêtes de sable. Comme elle avait déjà été engagée en grande partie contre Bengazi, on ne s'étonnera pas si huit chars seulement furent capables d'entrer en lutte.

Ces huit chars se trouvaient donc, le matin du 8 avril, prêts à déclencher l'assaut. Le combat s'ouvrit par une attaque britannique du fort du désert. Elle fut repoussée. Le commandant de la section n'avait pas encore d'ordre d'attaque, mais il connaissait les intentions du général Rommel. Il se décida à attaquer un adversaire bien plus puissant avec ses quelques chars. Tel est l'esprit de la Wehrmacht: elle ne demande jamais quelle est la force de l'ennemi.

Les chars se lancent donc à l'assaut comme à l'exercice. Ils réussissent à traverser une tranchée antichars sous le feu de l'adversaire qui se tient sur la défensive. Ils arrivent au fort et

Suite page 23



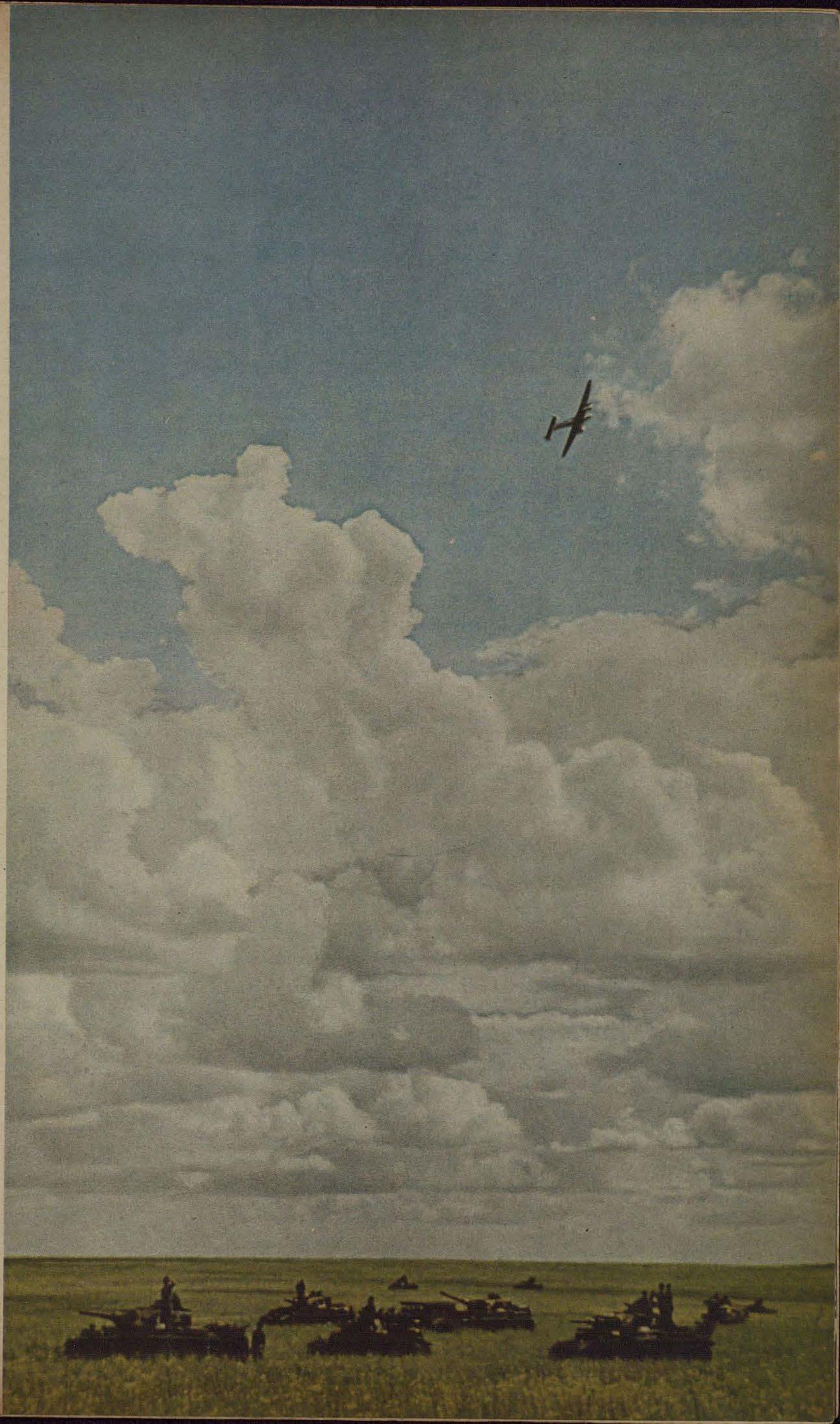
Le plan d'encercllement anglais. En novembre 1941, 750.000 Britanniques, avec de nombreux chars, furent rassemblés pour encercler et détruire les unités blindées germano-italiennes en Libye. Le dessin indique la direction de choc de l'armée britannique. L'article ci-dessus décrit comment les troupes de l'Axe réussirent à échapper à l'encercllement d'un adversaire 10 fois supérieur en nombre et à réduire le plan anglais à néant.

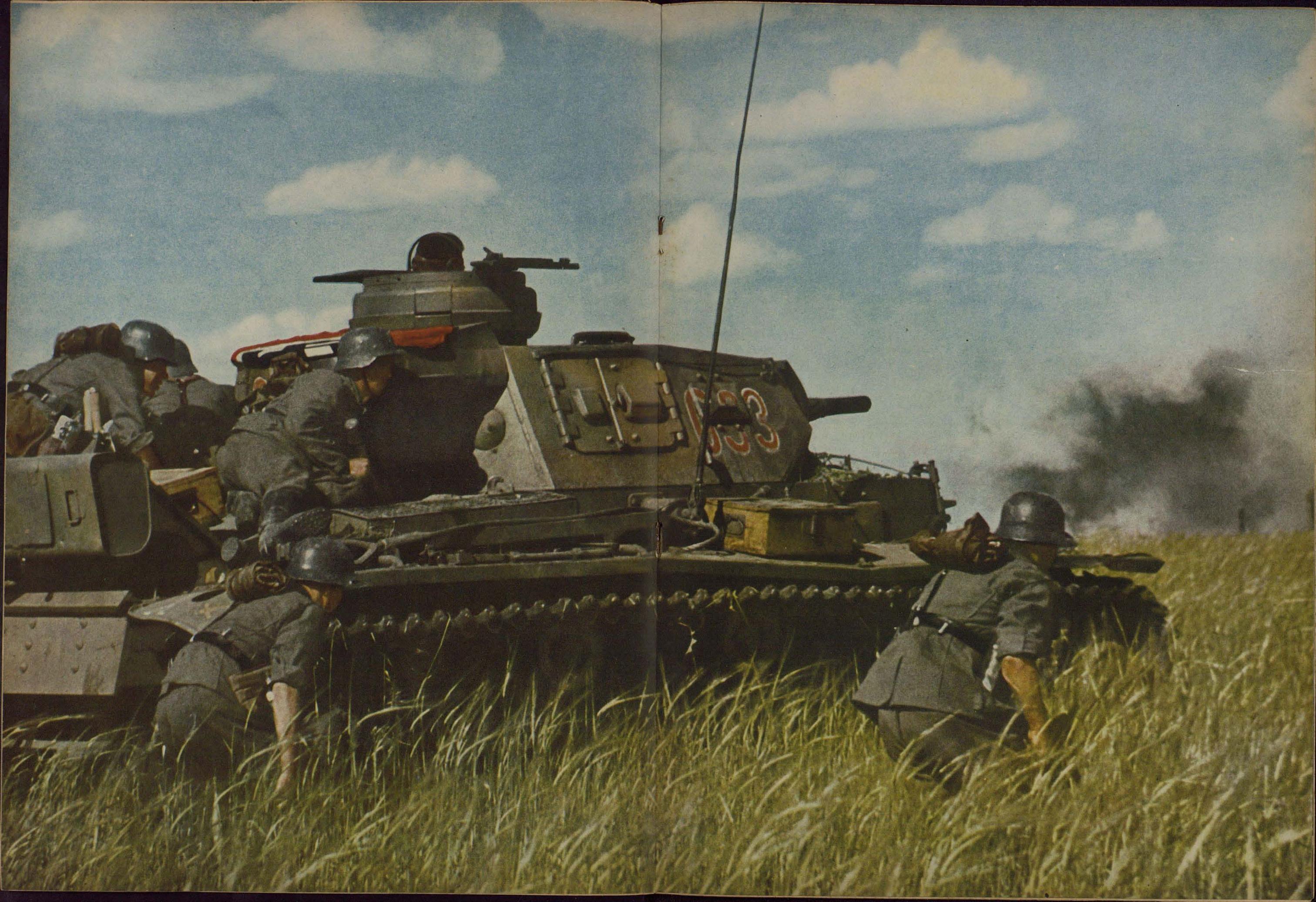
Chars dans la steppe

Voir nos illustrations en
couleurs sur cette page
et sur les suivantes

Quelque part dans l'immense steppe caucasienne, l'avant-garde des chars s'arrête. Un éclaireur envoie un message radiophonique par-dessus les positions de l'ennemi. (Photo à droite.) Aussitôt, les chars s'avancent contre l'ennemi, tapi au milieu des herbes de la steppe. Comme il faut s'attendre d'un moment à l'autre à entrer en contact, les voltigeurs tankistes s'avancent avec les chars en se protégeant le mieux possible contre le feu des bolcheviks. Des obus ont mis le feu à l'herbe de la steppe. (Voir notre double page.) Le char 633 rencontre bientôt un canon antichars soviétique et le met hors de combat. Pendant que les voltigeurs tankistes font prisonniers le reste des servants, le char oblique vers la gauche pour attaquer un nouvel ennemi

Clichés du correspondant de guerre
Artur Grimm (PK)







633

Combats pour la Libye

Suite de la page 18

l'encerclent. Puis, un char force l'enceinte. Peu de temps après, le drapeau à croix gammée flotte sur la tour du fort. Plusieurs généraux britanniques et plus de 2.000 hommes déposent les armes. La voie est libre pour continuer la marche. Tel est le prodigieux fait d'armes du commandant Bolbrinker et de ses huit chars.

Solloum

Les troupes allemandes et italiennes sont de nouveau à la frontière égyptienne. Il faut occuper et tenir un vaste espace. Selon toutes les estimations européennes, ces troupes n'y suffiront jamais. Rommel doit découvrir une nouvelle méthode de combat. Il la trouve : il établit auprès de Solloum et du tas de ruines de l'ancien Fort Capuzzo une série de bases d'appui, le long de la frontière. Derrière ces bases, les unités rapides se tiennent prêtes à riposter, quelle que soit la direction d'où vient l'ennemi. Derrière ces positions se trouve la forteresse de Tobrouk, toujours fortement occupée par l'ennemi. On se trouve donc dans une situation périlleuse.

Le général Wavel ne s'est pas consolé d'avoir perdu la Cyrénaïque. Il réitère ses attaques. Le 15 mai, il lance des forces supérieures et réussit différentes percées entre les bases. Soudain, il apprend que, très loin sur ses propres arrières, des chars allemands ont fait leur apparition.

Vite, il se retire, non sans pertes. Quelques jours plus tard, les forces allemandes progressent et occupent la passe d'Alfaya, position clef du secteur. Les Britanniques contre-attaquent de nouveau, le 15 juin, avec des forces toujours supérieures. Au cours de combats acharnés, ils perdent 230 chars. Finalement, ils battent en retraite.

La méthode de combat du général Rommel a fait ses preuves. Elle n'est pas facile à expliquer. Il s'agit ici d'un combat autour d'une base rappelant un peu la méthode des combats du Moyen Age autour d'un château fort. L'art manœuvrier revit tel qu'au XVIII^e siècle. Les combats ressemblent tantôt à une bataille navale, tantôt à une attaque de cavaliers, comme au temps de la guerre de Trente Ans. Les méthodes changent et se succèdent en cours de lutte. L'emploi d'armes modernes lui donne un caractère spécial qui exige une direction et une science que nos adversaires ne possèdent pas et que, d'ailleurs, ils ne comprennent pas.

Wavel reconnaît qu'il ne pourra obtenir de succès sur Rommel et sa petite troupe héroïque qu'avec des forces écrasantes. Il interrompt ses attaques. Là-dessus, il est limogé et quitte le désert. Pendant cinq mois, les Britanniques rassemblent tous les éléments qu'ils peuvent trouver et, aidés des U.S.A. qui ne sont pas encore belligérants, ils accumulent une quantité d'armes et de matériel comme on n'en a jamais vu sur le sol colonial. Leur supériorité est 10 fois, 20 fois plus grande que ne l'exige la tâche qu'ils veulent entreprendre : anéantir Rommel et ses chars.

La grande bataille

Selon les propres indications anglaises, le 18 novembre 1941, 750.000 hommes sont rassemblés. On veut un succès décisif. Les Britanniques sont sûrs de leur affaire. Il faut convenir que tout paraît à leur avantage. Le but de l'opération est uniquement, d'abord,

l'anéantissement des unités blindées. Mais il est clair que, cette mission accomplie, ils passeront à l'occupation de la Libye. Ce deuxième objectif est implicitement contenu dans leur plan.

D'après les communiqués anglais et les croquis publiés, on envisage l'encercllement des forces germano-italiennes groupées à la frontière, en faisant peser l'effort principal sur Tobrouk. Rommel et ses blindés doivent être enfermés et anéantis à l'est de Tobrouk. Le plan est bon, bien qu'il ne soit pas nouveau : les unités blindées allemandes en ont exécuté de semblables en France, dans des conditions beaucoup plus difficiles. Mais un plan seul ne suffit pas, surtout lorsqu'il est pressenti par l'adversaire. Il faut aussi prévoir l'exécution. Les Britanniques avancent bien selon leur plan et annoncent l'encercllement et l'anéantissement « imminent » des forces blindées germano-italiennes de Rommel.

Que se passe-t-il en réalité ? Le général Rommel domine la situation dans ses moindres détails. Il s'avance à la rencontre des Britanniques qui, so-disant, l'encerclent. Il les rejette, les anéantit, se dégage de l'étreinte à l'endroit le plus propice et d'une manière caractéristique de sa méthode. Il pousse son attaque vers l'est, perce au delà de la frontière égyptienne et jette le désordre dans les rangs de l'adversaire. Au milieu de la bataille, le commandant de la 8^e armée, le général Cunningham, fut à son tour limogé. Dans cette décision de Rommel de transformer la défense en offensive même contre un adversaire formidable, il y a la preuve d'une témérité extraordinaire : il n'avait à compter sur aucun renfort et sur aucun ravitaillement ; il pouvait seulement combattre aussi longtemps que ses provisions en carburant, en munitions et ses réserves de vivres suffiraient. Or, il a tenu beaucoup plus longtemps. Il est vrai que, souvent, il est allé chercher chez l'adversaire tout ce dont il avait besoin...

Les déserts qui sont entre l'oasis Rezegh-Bir el Gobi et la frontière égyptienne, de Solloum jusqu'à Sidi Omar, où se sont battues les troupes allemandes et italiennes, ont été témoins d'actes d'héroïsme impérissable. Le 18 décembre, un mois après, Rommel établissait le champ d'opérations vers l'ouest de Tobrouk. Pendant près d'un mois, il avait attaqué continuellement et infligé des pertes à un adversaire quatre fois supérieur. Le front germano-italien s'était maintenu à Solloum et à Bardia. Ayant combattu jusqu'à la dernière cartouche, jusqu'à la dernière goutte d'eau, ayant épuisé toutes leurs réserves et se battant jusqu'au dernier moment, les troupes de Bardia ne se rendirent que le 3 janvier 1942. C'est seulement le 18 que Solloum abandonna toute résistance.

Rommel, poursuivant l'exécution de son plan, avançant pas à pas, déplaça le champ de bataille de plus en plus vers l'ouest, autant que sa liaison avec ses centres de ravitaillement le lui permettait. Pour la deuxième fois, ses unités blindées rompirent le contact avec l'adversaire, abandonnèrent Bengazî le 26 décembre et occupèrent, à l'est de la Grande Syrte, une position plus favorable pour les opérations ultérieures.

En 70 jours, l'adversaire avait bien occupé la Cyrénaïque, mais n'avait pu atteindre son objectif. Il n'avait pas su concentrer ses masses pour frapper un grand coup. Il ne parlait plus, il est vrai, que des restes sans importance des unités blindées de l'ennemi, mais il n'était pas capable d'entreprendre quelque chose contre ces restes. Pendant un mois, les Britanniques s'efforcèrent d'obtenir un succès local dans la direction de l'ouest, mais ils n'y réussirent pas.

WHEN

MOUSON LAVENDEL

La contre-attaque

Et le 21 janvier, de nouveau, Rommel se lance, à l'improviste, à l'attaque. En l'espace de quelques jours, il perce le front britannique et enlève un nombreux matériel de guerre, ainsi que 283 chars. L'ennemi, poursuivi, doit abandonner Bengazi le 30 janvier. Le 1^{er} février, c'est le tour de Barce et d'El Abiar. Le 4 février, Rommel dépasse Derna et, le 6, il est à El Gazala, où il s'arrête. Cette attaque, qui avait commencé par un coup de surprise, s'arrête aussi brusquement.

Placé au bord du désert, mais ayant devant lui un pays fertile, avec de bonnes routes et des ports, le général Rommel pouvait choisir à volonté le moment de continuer la campagne. Les Britanniques essayèrent, à différentes reprises, d'attaquer la position. Ayant reconnu l'inutilité de leurs tentatives, ils se mirent à fortifier solidement leurs positions dans le désert. Ils établirent un vaste champ de mines, destiné à arrêter les unités blindées allemandes, et groupèrent derrière cette ligne fortifiée des troupes de toute sorte, composées de tout ce que les Dominions et les U. S. A. pouvaient fournir, sans compter des contingents anglais dont on pouvait se passer en Angleterre.

L'attaque décisive

Le général Rommel déclencha l'attaque le 26 mai 1942. Durant plusieurs jours, de violents combats se déroulèrent. Les Britanniques mirent tout en œuvre. Ce dut être une lutte d'une

violence inouïe, au cours de laquelle les troupes allemandes et italiennes eurent à se frayer un chemin, pas à pas, à travers les puissantes fortifications de l'adversaire. Un premier succès fut remporté le 1^{er} juin. Une brèche fut ouverte et une position fortifiée fut prise. 3.000 Britanniques furent faits prisonniers avec leur général. Mais les durs combats continuèrent. Après un deuxième succès, le 6 juin, la résistance de l'ennemi n'était pas encore brisée. Depuis le début de l'opération, les Anglais avaient déjà perdu 10.000 prisonniers, 550 chars et 200 canons, mais leur front tenait encore.

Cependant, l'ennemi se fait une fausse idée de sa résistance. Il croit pouvoir continuer et proclame dans le monde entier qu'un équilibre des forces s'est établi et qu'il est impossible d'obtenir une décision. Selon lui, la lutte va devenir une guerre de positions, exactement comme la Grande Guerre, et se terminera par l'épuisement de l'Allemagne. Bir Hackheim, base puissamment fortifiée, sera l'endroit décisif, car il n'est pas encore tombé et il est imprenable. C'est du moins là ce que disaient et publiaient les Britanniques le 10 juin 1942.

Le 11 juin, Bir Hackheim fut pris. C'était la base méridionale du système de défense britannique. Les 2.000 gaullistes qui s'y trouvaient durent déposer les armes. Rommel put étendre son front. Après quatre jours de combats, la bataille de la Marmarique était décisive. Après Bir Hackheim, c'est El Adem et Acroma, où l'adversaire est battu, et la position de El

Gazala, qui est prise d'assaut par nos alliés. Déjà, quelques forts autour de Tobrouk sont pris et l'on gagne du terrain à l'est de la place forte. La 8^e armée britannique est battue. Une partie s'enfuit vers Tobrouk, l'autre essaye de gagner la frontière égyptienne. Pendant que l'on poursuit l'ennemi en fuite vers l'est, Tobrouk est encerclé et pris en une seule journée.

C'est une surprise pour le monde entier. Tobrouk était, pour nos ennemis, le symbole de leur unique victoire. L'effet moral de la chute de Tobrouk est d'autant plus grand que la perte de ce port est une atteinte à la maîtrise britannique en Méditerranée. Il ne reste plus aux Anglais que trois grandes bases où s'accrocher : Gibraltar, Malte, Alexandrie. L'état des esprits était si bas en Angleterre que l'on n'osa même pas, à titre de propagande, présenter Tobrouk comme une glorieuse capitulation.

Le même jour, la poursuite continua vers l'est. On atteignit Bardia et Bir el Gobi. Deux jours plus tard, les troupes germano-italiennes étaient à la frontière de l'Égypte, brisaient la ligne de résistance, occupaient Solloum, Capuzzo, la passe d'Alfaya et se trouvaient, deux jours plus tard, à l'est de Sidi el Barani. La poursuite continua et, deux jours encore plus tard, les troupes atteignirent Marsa Matrouk. Cette forteresse tomba aussi en deux jours, laissant un butin immense aux mains des vainqueurs allemands et italiens. Le 29 juin, huit jours après la conquête de Tobrouk, les héroïques combattants se trouvaient devant El Alamein.

La fin

La guerre en Libye se trouve ainsi terminée. Une nouvelle guerre a commencé en Égypte. Mais les objectifs sont retournés. Ce ne sont plus ceux pour lesquels, en novembre 1941, l'Angleterre mettait ses masses en mouvement pour conquérir l'Afrique du Nord. Aujourd'hui, l'Angleterre doit rassembler toutes ses forces pour défendre son dernier poste devant le Nil. Autrefois, les troupes germano-italiennes avaient pour mission de défendre la Libye. Aujourd'hui, elles menacent l'Égypte. En outre, elles sont maîtresses de la Méditerranée.

Le maréchal

Pour reconnaître les éminents services du général Rommel, le Führer l'a nommé maréchal. Ses soldats, les hommes des unités blindées des deux armées de chars allemands et italiens, témoignent une vive admiration et un grand amour à leur chef. Toujours en première ligne, il a été pour eux un exemple éclatant et en même temps la garantie de la victoire sur le sol africain. Nos ennemis le craignent. Le général Auchinleck a défendu à ses hommes de prononcer le nom de Rommel. Les Britanniques croient que leur défaite complète est due uniquement à son génie et souhaitent de trouver un tel général dans leurs rangs. Ils oublient seulement qu'un tel soldat pouvait uniquement sortir de la Wehrmacht. Ils oublient que, seules, les troupes allemandes et italiennes sont capables d'exécuter ses ordres et de remporter des victoires historiques.

Küppersbusch

Installations de cuisines industrielles, fourneaux et poêles

Wieschebrink

F. Küppersbusch & Söhne A.-G., Gelsenkirchen

UN DON PRECIEUX:

La liberté

Voici un passage du communiqué du haut commandement de l'armée allemande, concernant l'action de Dieppe: «L'attitude de la population française fut plus que correcte. En dépit de ses propres pertes, elle a aidé de son mieux les troupes allemandes dans leur combat. Elle a éteint les incendies, soigné les blessés et ravitaillé les soldats en nourriture et en boisson. En reconnaissance de cette attitude, le Führer a ordonné que les prisonniers de guerre français, domiciliés à Dieppe et aux environs, soient libérés.» Le correspondant spécial de «Signal», André Zucca, conte le retour des rapatriés.

ENTRE Rouen et Dieppe se trouve le petit bourg de Serqueux. Son nom n'a jamais dépassé les frontières de la France. Comment en eut-il été autrement? Cette petite cité normande ne compte que quelques centaines d'habitants. Nombreux sont les Français qui ne se doutaient même pas de son existence. Et soudain, le nom de Serqueux fut sur toutes les lèvres. C'est dans sa gare modeste et rustique que l'on

→
C'est à leur coiffe qu'on les reconnaît. Des jeunes filles, en vieux costumes normands, attendent les libérés devant la petite gare rustique. Chaque village de pêcheurs des alentours de Dieppe a délégué ses représentantes. Le spectacle de ces coiffes est charmant. Autant de villages, autant de bonnets différents. Nulle part ailleurs que sur les côtes normandes, les costumes anciens n'ont conservé si fidèlement leur style original et une si grande diversité de formes.



→
Le préfet retrouve un de ses administrés. Monsieur Bouffet, préfet de la Seine-Inférieure (à droite), est le plus jeune préfet de France. Lors de la tentative de débarquement, son calme et son énergie furent le meilleur exemple pour la population dont l'attitude fut parfaite. Monsieur Bouffet vient d'être nommé préfet de la Seine.





L'heure du revoir est pleine de tendresse et de larmes. Un homme d'Arques-la-Bataille vient d'apprendre que son frère et sa belle-sœur ont été tués. Tendrement, il tient ses deux petits neveux par la main, remerciant Dieu d'être revenu: il sera le père de ces enfants.

←
Frères et sœurs embrassent le rapatrié. Hélas! les parents ont été tués par les bombes anglaises et la maison est en ruine.



a fait, pour ainsi dire, un pas de plus vers la nouvelle Europe.

C'est ici que sont arrivés les prisonniers de guerre français, libérés par ordre du Führer, en reconnaissance de l'attitude exemplaire de la population de Dieppe pendant la tentative de débarquement anglais. Ici, on a mis le point final au chapitre « Dieppe » qui prendra un sens tout particulier dans le livre de cette guerre.

Ce furent des scènes de joie indescriptibles, quand les prisonniers libérés descendirent d'un long convoi composé, par les chemins de fer allemands, de wagons de deuxième classe — depuis la mère, presque étouffée entre ses quatre fils, jusqu'au cheminot qui sauta sur le marchepied du train roulant encore, pour embrasser son frère. Les fils de la terre normande sont souvent plus réservés que ne le sont les autres Français — mais ici, à Serqueux, ils étaient hors d'eux, ils éclataient de joie. Les jeunes filles en costumes du pays qui étaient venues pour saluer les rapatriés, durent consentir à des baisers à n'en plus finir. Même les soldats allemands furent embrassés.

←
Il espérait retrouver sa femme à la gare. Mais elle fut victime du bombardement. Seul, son garçon lui reste.



Une mère a retrouvé son fils. « Ah! que je suis heureuse de te revoir, mon gars! » — Sans cesse, elle répète la même phrase. Et elle ne se lasse pas d'assurer à son grand-gars: « Tu sais, t'as pas changé! »

DIEPPE RETROUVE SES ENFANTS

Mais il y avait aussi de l'amertume dans toute cette joie. En bombardant cette ville paisible, les Anglais avaient fait trop de mal aux habitants de Dieppe. L'un des rapatriés ne retrouvait plus ses parents, l'autre avait perdu ses enfants, la maison d'un troisième avait été détruite par les bombes anglaises.

« Dieppe, la plage à deux heures de Paris », c'est ce qu'on pouvait lire sur les affiches de tourisme du temps de paix. En entendant ce nom, on pense aujourd'hui à toute autre chose: le 19 août, la population de la région de Dieppe a prouvé au monde entier qu'elle sait interpréter les signes des temps nouveaux. Et du côté allemand, où l'on salue avec reconnaissance chaque geste en faveur de l'Europe nouvelle, le remerciement ne s'est pas fait attendre.

Dieppe est une plage, mais une plage à la limite d'un continent: car, au delà des eaux de la Manche, c'est l'Angleterre. Et l'Angleterre appartient à un autre continent, anglo-saxon ou américain, comme on voudra.

→
Une des rares familles dont la joie n'est point troublée: la maison est intacte, personne n'est blessé.

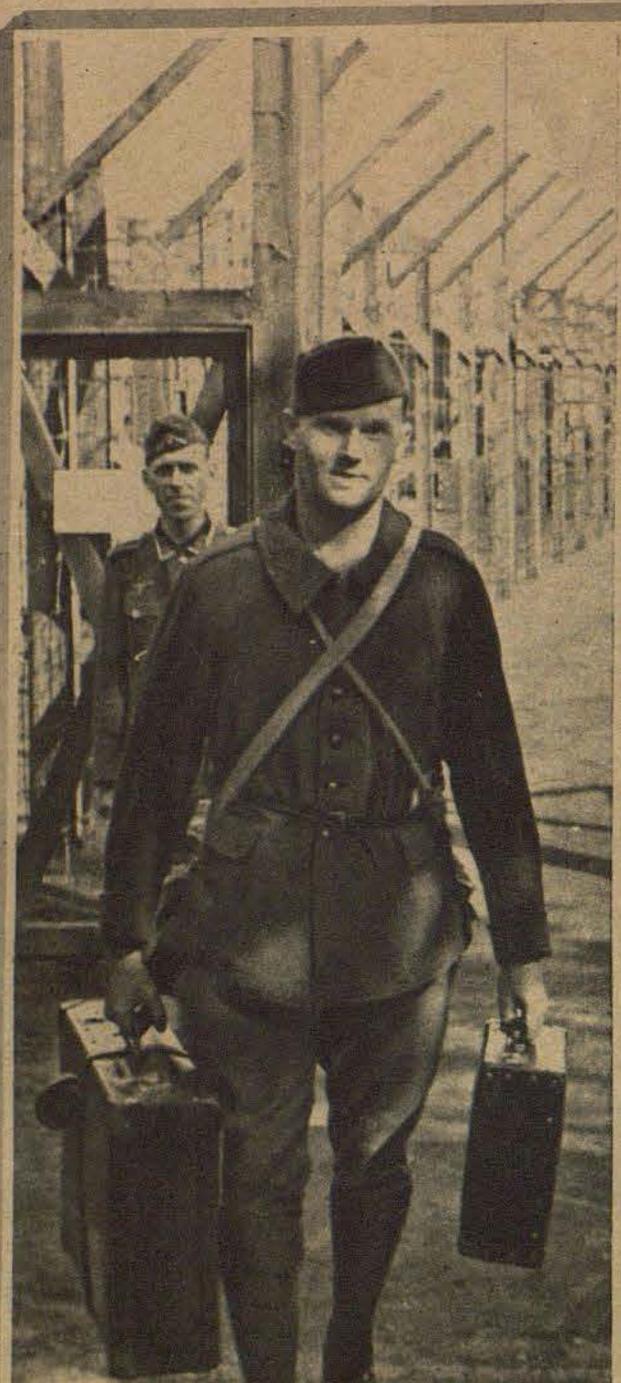


Jean Hervé, facteur des P.T.T. à Dieppe, n'ayant pas trouvé de place dans le train, fit, en dix heures, le trajet de Dieppe à Serqueux à pied, pour accueillir son fils. Il ne pouvait pas attendre davantage pour embrasser son enfant.

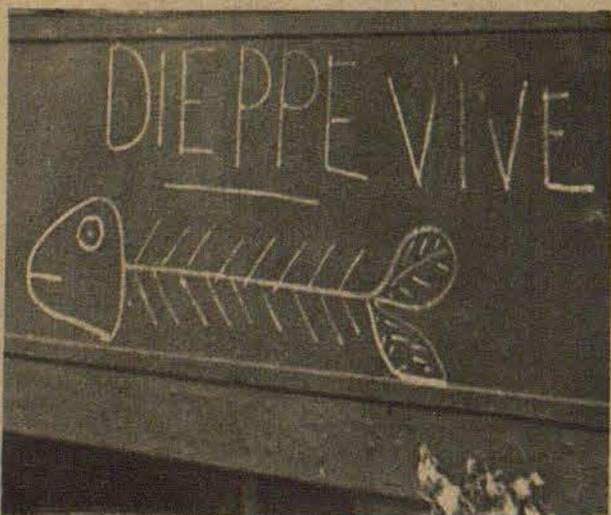


Encore une fois, père et fils: voici le rapatrié sain et sauf — ainsi que tous les autres — démenti vivant à la propagande anglaise qui prétendait que tous les libérés étaient à l'agonie.





Un des heureux libérés, Marcel Bréard, quitte, joyeux, le camp berlinois où il a travaillé, pour retrouver son foyer. Il ne pouvait pas croire que sa captivité prendrait fin si rapidement.



Le hareng de Dieppe — très stylisé — signe de la joie et de la bonne humeur du retour, était dessiné sur maint wagon.

→
Un souvenir — et plus encore. Ce petit fragment de barbelé qu'il porte au calot provient de « son » Stalag. Il y a vécu près de deux années. La plupart des prisonniers rapatriés portent cet insigne en souvenir. Il leur rappellera les camarades qui sont demeurés.





Brillante et

souple

la plume

Kaweco

glissera, légère, sur votre papier



Dans toutes les bonnes maisons, nos représentants se feront un plaisir de vous présenter les créations modernes de *Kaweco*

Toute erreur est exclue!

"Ai-je avancé le film, oui ou non?" Fini ce souci pour le photographe lorsqu'il possède un Vito ou un Bessa 6x6. Ces appareils Voigtländer pensent pour lui. Impossible de tourner la clé d'enroulement dans le cas où cette opération a déjà été faite sans que le film avancé ait été exposé. Donc, toute erreur devient impossible. Tout est pratique dans les Voigtländer: depuis la clé d'enroulement avec blocage automatique jusqu'à l'ingénieuse gâchette de déclenchement dans l'abattant!

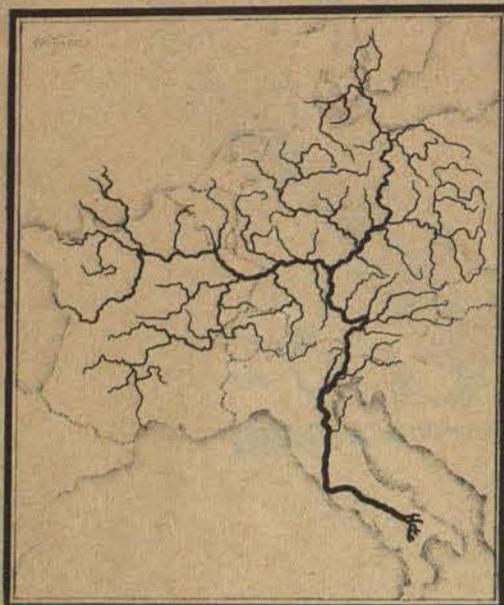


Voigtländer

les appareils de renommée mondiale!

La Volga, géant des fleuves

Les actions militaires ont étendu le théâtre de la guerre, à l'est, jusqu'à la Volga. Ce fleuve, qui est aujourd'hui le centre de l'intérêt mondial, rappelle par sa longueur et par l'étendue des régions qu'il arrose les fleuves immenses de l'Asie.



La Grande Allemagne, la France et l'Italie fraient partie du bassin de la Volga, si elle coulait à travers l'Europe centrale.

« Old man river » (« Vieil Homme Fleuve »), c'est ce que chantent les dockers nègres sur les quais de la Nouvelle-Orléans, en remplissant les soutes insatiables des bateaux à vapeur. La lente mélodie s'adresse au Mississippi qui, jour après jour, tout comme eux, porté sur son dos la charge pesante. Déjà quand leurs pères

trois fois plus que le Rhin. Son cours s'étend sur 1.460.000 km², ce qui correspond environ à l'étendue de la Grande Allemagne, de la France et de l'Italie réunies. Le volume d'eau que la Volga roule est immense. Après avoir traversé les steppes et les déserts, son débit est de 10.000 mètres cubes-seconde. Sur ses 195 affluents, 38 sont navigables. Certains sont très importants : l'Oka par exemple qui, ayant un cours de 1.500 km., possède elle-même un affluent de 460 km. La géante Volga est proportionnellement aussi large que longue, elle prend ses aises et s'étale largement dans son lit. A Iaroslav, d'une rive à l'autre, elle mesure 700 mètres, au milieu de son cours 2.000 mètres et à son cours inférieur, elle atteint jusqu'à 8 km. De quoi donner mal à la tête aux constructeurs de ponts !

30 millions de tonnes de fret

Peu de routes et de lignes de chemins de fer parcourent l'U.R.S.S. C'est la Volga qui est le moyen de communication le plus important du nord au sud. Il est naturel qu'on lui impose des charges immenses. Plus de la moitié du trafic fluvial de l'Union soviétique se fait sur la Volga. C'est à peu près 30 millions de tonnes pendant les six mois où elle est navigable. Plusieurs milliers de vapeurs et un nombre encore plus grand de péniches sillonnent ses eaux.

De trois à cinq mois par an, la Volga prend ses vacances. Elle revêt sa carapace de glace. Elle se repose pendant l'hiver. La glace recouvre également les nombreux canaux qui unissent la Volga à la mer Baltique et à la mer Blanche. Trois systèmes de canaux conduisent à Leningrad. Un grand canal relie la Volga à la Moskova, et par là à Moscou. Une période de crue suit les grands froids. A ce moment, la Volga s'étend parfois sur 50 km. de largeur.

Le reste du temps, c'est un va-et-vient perpétuel sur le fleuve. Des trains de bois, longs parfois de 400 mètres, avec de solides cabanes pour les bateliers qui y vivent des mois durant, roulent les troncs immenses du nord, richement approvisionné, vers le sud dénudé. Bateau-citerne après bateau-citerne remontent le fleuve avec le précieux pétrole. Des trains de péniches chargées de blé apportent de quoi apaiser la faim de millions d'hommes.

C'est un interminable chemin que la Volga doit parcourir, depuis sa source sur le plateau de Valdai jusqu'à son embouchure dans la Caspienne. Elle

n'a pas beaucoup de pente, sa source n'étant qu'à 203 mètres au-dessus du niveau de la mer. Elle n'a pas besoin de se hâter.

Un vapeur met huit jours pour aller de Kalinine (autrefois Tver), point où commence la grande navigation, jusqu'à Astrakhan. Il traverse des forêts, des champs et des steppes. Sur une distance de plus de 1.000 km, le long du cours moyen de la Volga, s'étendent vers l'est d'immenses prairies. Le fleuve rongant perpétuellement sa rive ouest, celle-ci est escarpée.

Ces grands fleuves qui coulent du nord au sud ou du sud au nord, maintiennent leur direction avec une force extraordinaire. Leurs eaux, toujours quelque peu contrariées par le mouvement de rotation ouest-est de la terre, sont poussées vers la rive ouest, d'une façon à peine perceptible, mais qui suffit à former, en quelques milliers d'années, une rive occidentale escarpée. Ainsi, le lit du fleuve se déplace peu à peu vers l'ouest. La Volga est un de ces fleuves géants.

Villes le long de la Volga

La grandiose monotonie du paysage est coupée par une série de ports. Le centre du trafic sur la Volga se trouve au confluent de l'Oka. Ici, se développa très tôt la ville marchande de Nijni-Novgorod que les Soviets rebaptisèrent Gorki, en l'honneur du poète de la Russie prolétarienne. Tout d'abord, Nijni-Novgorod fut une foire, puis un centre de commerce connu du monde entier. Par les routes des caravanes et par les fleuves, les Chinois, les Persans et les peuples du Caucase s'y réunissaient les jours de foire (du 15 août au 15 septembre), offrant leurs marchandises en échange des produits de l'Europe de l'ouest. Dans l'ancienne Russie, Novgorod était renommé pour son commerce et ses rudes plaisirs matérialistes. Aujourd'hui, la ville a perdu de son importance, tout le commerce étant nationalisé.

A quelques jours de voyage vers le sud, on trouve Stalingrad (l'ancienne Tsaritsin). Ici, on vendait les trains de bois immenses, venus du nord, ainsi que les cabanes qu'on avait bâties dessus. Cela servait à approvisionner en bois une grande partie du sud du pays. Stalingrad, sur un plateau, n'avait en 1926 que 150.000 habitants. Aujourd'hui, elle est, avec ses 455.000 âmes, la douzième ville de l'U.R.S.S. C'est le centre de commerce, de l'industrie d'armement et du trafic du sud-est de la Russie soviétique. D'ici, les lignes de chemins de fer allaient à Moscou, dans le bassin du Donetz et dans le Caucase. Un canal, projeté depuis des années, mais qui n'est pas encore terminé, devait relier le coude de la Volga, près de Stalingrad, au Don inférieur, qui n'est éloigné que de 60 km.

Un delta beaucoup blâmé, beaucoup loué

La Volga commence déjà à Stalingrad à pousser de nombreux bras. Il s'en forme toujours de nouveaux et, à l'embouchure, vers Astrakhan, c'est un labyrinthe de fleuves, d'îles, de dunes et de lagunes. Cet immense delta marécageux s'étend sur une largeur de plus de 110 km. Mais cette embouchure, dans l'impasse de la mer Caspienne, est le point faible. La nature s'est trompée. En des temps géologiques relativement récents, la Volga coulait, à partir de Stalingrad, en direction sud-ouest. Elle suivait à peu près le cours inférieur du Don et se jetait dans la mer Noire. Ce fut lorsque la dépression de la mer Caspienne s'abaissa de plus en plus que le cours inférieur de la Volga fut détourné. C'est alors que le fleuve prit sa direction actuelle vers le sud-est.

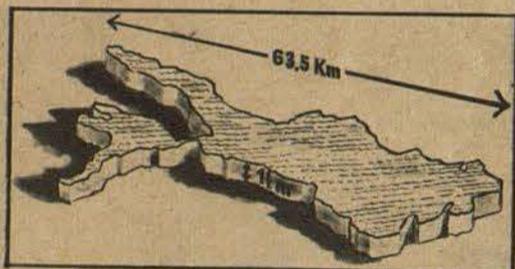
Comme pour compenser l'erreur de cette embouchure malencontreuse, la Volga offre au pays une quantité inépuisable de poissons. Son delta est un des plus riches réservoirs ichtyologiques de la terre. Fridtjof Nansen était même d'avis qu'on pouvait presque comparer la richesse des interminables côtes de Norvège avec celle du delta de la Volga. Plus de 100.000 pêcheurs et ouvriers sont occupés, chaque année, à la pêche dans le delta et par les travaux annexes. La production s'élève à un demi-million de tonnes.

C'est l'esturgeon et son caviar qui ont valu à Astrakhan une renommée mondiale. Un seul esturgeon bielouga fournit de 12 à 20 kilos d'œufs. Le caviar du sterlet est moins apprécié, mais une sorte de bouillabaisse appelée « Ucha », préparée avec sa chair, est fort estimée. En dehors de l'esturgeon, on pêche annuellement dans la Volga 450 millions de harengs, sans compter les perches, carpes, silures, brochets, brèmes, lamproies et beaucoup d'autres espèces de poissons, monstrueuses fritures.

Et pour finir, encore le pétrole

Astrakhan n'est pas seulement important par ses pêcheries. C'est là qu'on transborde sur les bateaux-citernes de la Volga le pétrole venant du Caucase. D'après les statistiques soviétiques, le trust des bateaux-citernes de la Volga doit disposer de 500 unités, avec environ un demi-million de tonnes.

Les bateaux apportent le pétrole à toutes les régions consommatrices que baignent la Volga et ses affluents. Le trafic sur la Volga est vital pour la motorisation de l'armée, de l'agriculture et de l'industrie dans la partie la plus importante de l'Union soviétique. Malheur aux Soviets si, un jour, la Volga ne peut plus jouer son rôle !



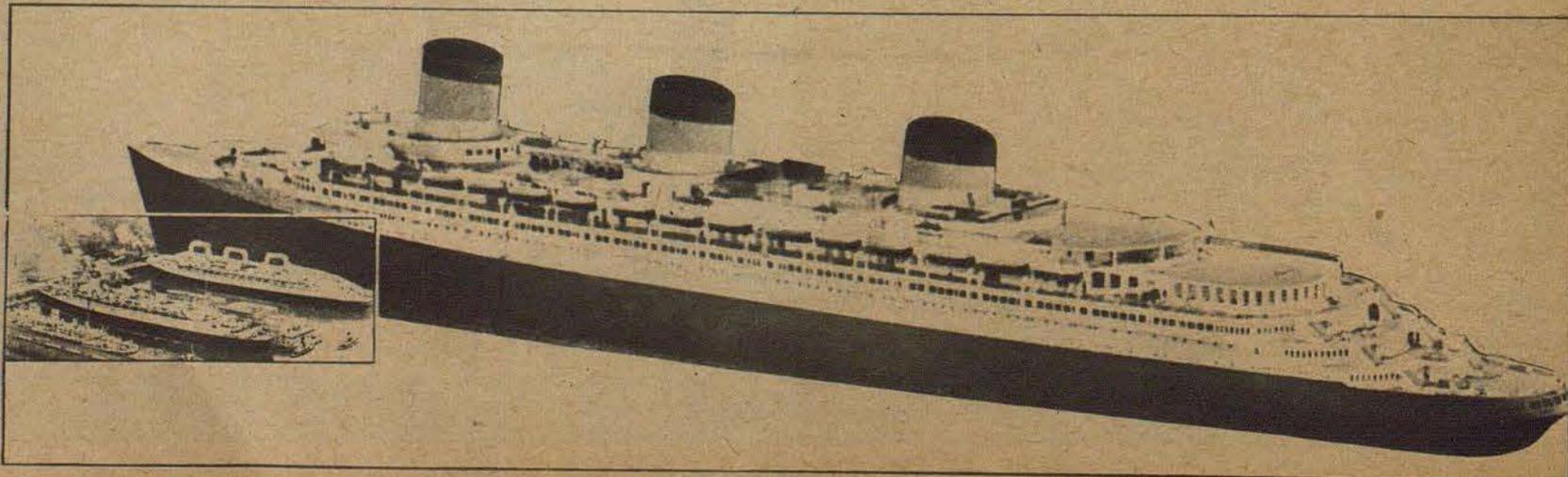
La Volga jette, en une seconde, 10.000 m³ d'eau dans la mer Caspienne. Un seul jour lui suffirait pour élever d'un mètre et demi le niveau du lac de Constance, d'une surface de 539 kilomètres.

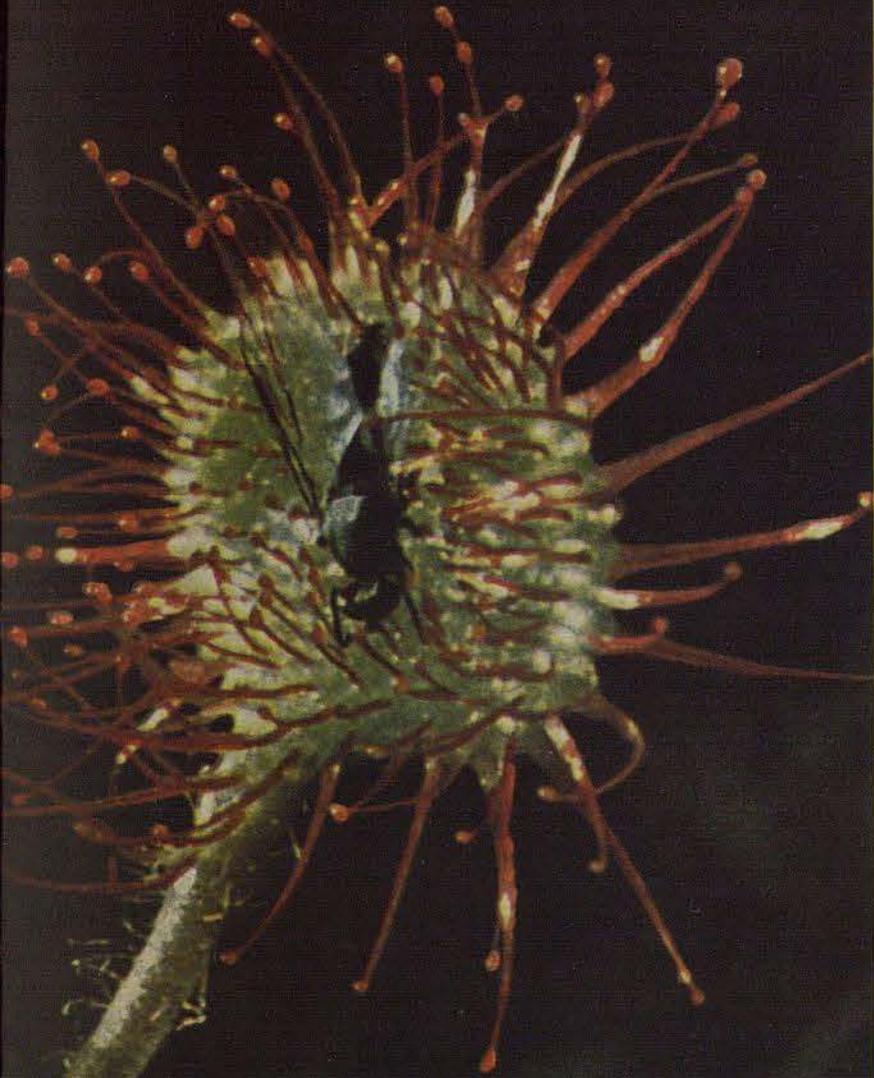
étaient encore des enfants, le fleuve accomplissait sa tâche, vieil homme résigné à son sort.

195 affluents

Le Vieil Homme Fleuve de l'Europe, c'est la Volga. Il est vieux de plusieurs milliers d'années et, cependant, n'a pas terminé sa croissance. Chaque année, il pousse son delta 94 mètres plus avant dans la Caspienne. C'est un géant : environ 3.700 km., à peu près

Un navire géant, de 20 millions de tonneaux de jauge, contiendrait à peine les 30 millions de tonnes de marchandises qui sont transportées sur la Volga en 6 mois. Si on comparait ce navire à « Normandie », le second plus grand bateau du monde, jaugeant 83.400 tonnes, il serait 6 fois 1/2 plus long et aurait un tonnage 250 fois plus fort.





Première photogra-
phie en couleurs du

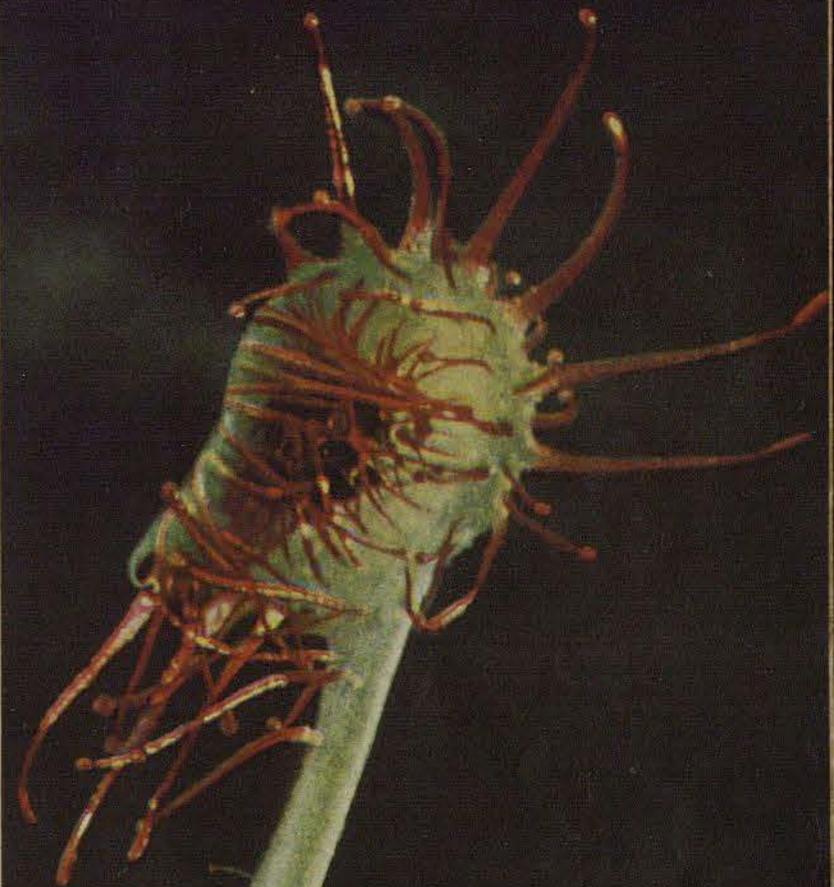
Déjeuner d'un rossolis

←
Attention au piège !

Les feuilles du drosère ou rossolis, semblables à d'in-offensifs réservoirs à poussière, étendent leurs bras rouges et brillants vers le soleil. Rien ne révèle à l'in-secte confiant le danger mortel qui le guette. Malheur à lui s'il frôle un de ces tentacules ...

→
Pris au piège

Le liquide sécrété par les poils glandulaires retient l'insecte. De plus en plus étroitement serré, celui-ci est recouvert d'un suc digestif qui sera résorbé plus tard, avec les parties du corps de l'animal dévoré





Paracelse

UN homme chemine de Strasbourg à Bâle, un médecin qui a déjà parcouru la plupart des routes d'Europe, parce qu'il a les voyages dans le sang. Il les a rarement faites au trot agréable d'un cheval, mais le plus souvent à pied. Cet homme, c'est le médecin Théophraste Paracelse.

Un riche éditeur de Bâle, que les médecins de la ville ont déjà condamné, l'a fait venir. Paracelse porte un habit presque neuf, fait rare car, célèbre depuis longtemps mais resté pauvre, il a vécu ses pérégrinations dans des vêtements troués et usés. C'est qu'il était avant tout médecin des pauvres, et ne s'y entendait guère en affaires. Et puis, il avait contre lui les « confrères » dont il attaquait les vieilles méthodes avec ses idées révolutionnaires. Il exigeait que le médecin observât la nature et, pour guérir les maladies, il employait des substances chimiques. Enfin, il plaçait l'expérience vivante au-dessus de la théorie, chose inouïe pour les vieux mires d'il y a 400 ans.

Jusqu'à la fin de son existence, Paracelse sera en route, errant à la recherche du mystère de la vie. Il a commencé cette recherche dans les caveaux de l'Université de Ferrare. Partout, il s'est heurté à une science figée dans ses formules latines. Il est allé plus loin, toujours plus loin, parcourant toute l'Europe, jusqu'à Stockholm. Il a même suivi les lansquenets dans les batailles et c'est au cours de ces pérégrinations infinies qu'il a fini par trouver ces nouvelles idées qui bouleversent la vieille médecine, à laquelle il a déclaré la guerre.

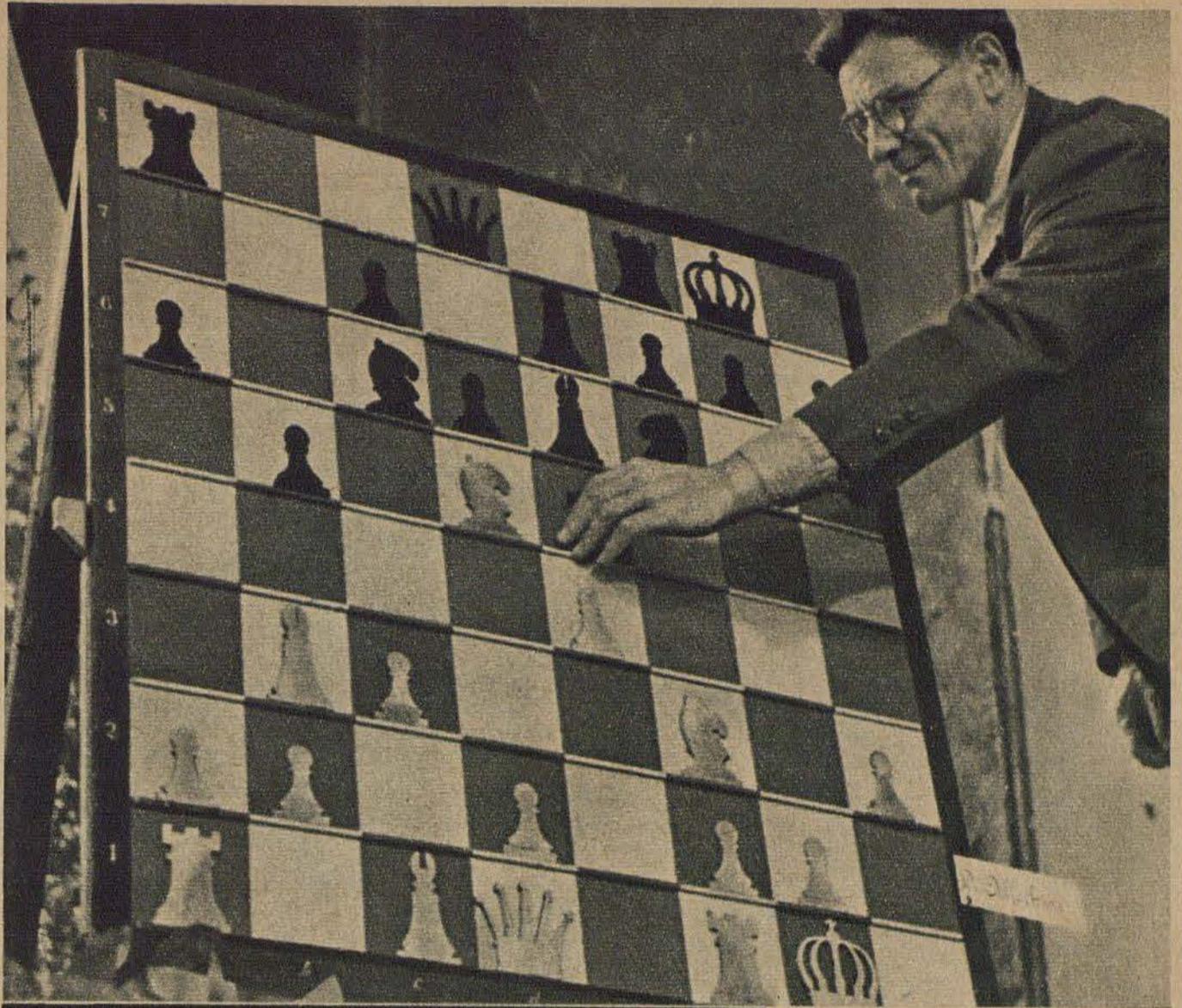
Il est le premier à ne pas avoir harangué ses confrères en belles périodes latines, leur disant ce qu'il avait à dire dans son dialecte souabe, rude mais clair, qui ne craint pas d'appeler les choses par leur nom.

Il réussit à guérir son patient de Bâle et c'est surtout à ce succès qu'il doit d'être nommé, en 1527, médecin de la ville et professeur. Mais ces nouvelles dignités ne changent pas son caractère. Il reste l'esprit révolutionnaire qu'il était. Il sait que l'idée nouvelle exige un fanal visible au loin et non toutes les savantes ratiocinations. Il brusque intentionnellement ses confrères : le jour de la Saint-Jean, il brûle publiquement les canons sacrés de la médecine sur la place du Marché de Bâle, centre de l'humanisme. Une tempête d'indignation se déchaîne contre lui et il doit s'enfuir en Alsace.

Il recommence alors à voyager. Solitaire comme tous les grands esprits, il court les chemins, l'épée au poing. Ses remèdes chimiques étaient cachés dans la poignée. Partout où il s'arrête, il demeure le médecin des pauvres : de nouveau il porte des vêtements déchirés, mais il sait maintenant que ce qu'il a fait n'a pas été vain, et pendant qu'il va de pays en pays, il écrit ses livres, page par page. Toute la médecine moderne s'est échafaudée sur ses livres. L'enseignement de Paracelse profite maintenant à toute l'Europe civilisée.

← Comme une peinture du Moyen Âge. Werner Krauss joue le rôle de Paracelse dans le film allemand du même nom qui retrace la vie du grand médecin. Dans ce film, l'acteur porte le propre glaive de Paracelse que celui-ci porta au cours de ses voyages

(Prises de vues cinématographiques de « Paracelse », à Prague)



Un champ de bataille de 40 cm²

13 nations se sont rencontrées, à Munich, pour le championnat d'échecs européen

Le jeu du champion — c'est celui du Français Alekine — le seul concurrent dont les déplacements de pièces soient reproduits sur un échiquier de grandes dimensions, bien en vue de tous les joueurs et des spectateurs dans la salle où les 13 représentants des nations participantes sont en lutte. Toutes les personnes qui ne peuvent pas voir le jeu d'Alekine sur son échiquier peuvent suivre sur le tableau.

Un maître apprend lui-même d'un autre maître. Parmi les fanatiques du jeu d'échecs qui assiègent la table du champion du monde, le reporter de « Signal » découvre un champion amateur japonais du jeu de « Go » qui est, en même temps, un joueur d'échecs passionné, le Dr. Sato, représentant du ministre de l'Intérieur japonais à Berlin.



Ils luttent pour remporter la victoire au jeu des Rois



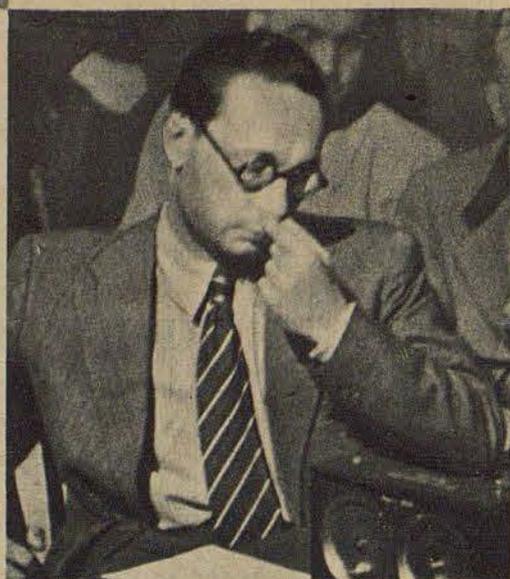
24 joueurs des nations les plus différentes étaient réunis à Munich pour le championnat d'échecs, lorsque le reporter de «Signal» a pris des instantanés dont nous reproduisons ici les plus vivants.



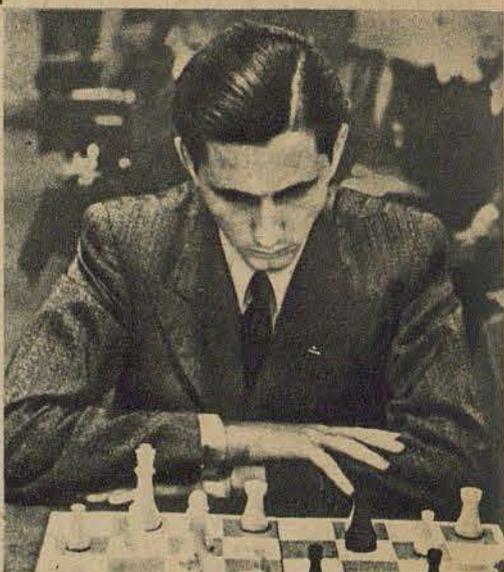
Stoltz, représentant de la Suède, est un homme très caractéristique. Il a commencé à jouer aux échecs dès l'âge de 16 ans. Son maître a été Bogoljubov. Mécanicien venu de Stockholm, il surprend un peu dans ce milieu. La nervosité est, pour lui, une chose si étrange qu'il ne la mentionne même pas lorsqu'il parle de la fantaisie et de la faculté de concentration nécessaires pour jouer aux échecs. Parfois, il soutient à deux mains sa lourde tête, mais change souvent de position.



Alekine, qui représente la France est, comme Bogoljubov, d'origine russe. Il a été officier du Tsar. Depuis 17 ans, il défend, avec succès, le titre de champion du monde d'échecs et a été de nouveau déclaré champion d'Europe. Il n'est pas aussi calme que Bogoljubov. On est surpris de constater l'agitation de ses doigts. Les voici, portés à son front, dans un geste méditatif. Un moment plus tard, ils se perdront dans ses cheveux pour en faire des boucles, puis il les passera sur sa lèvre supérieure, comme pour caresser une moustache qui n'existe pas.

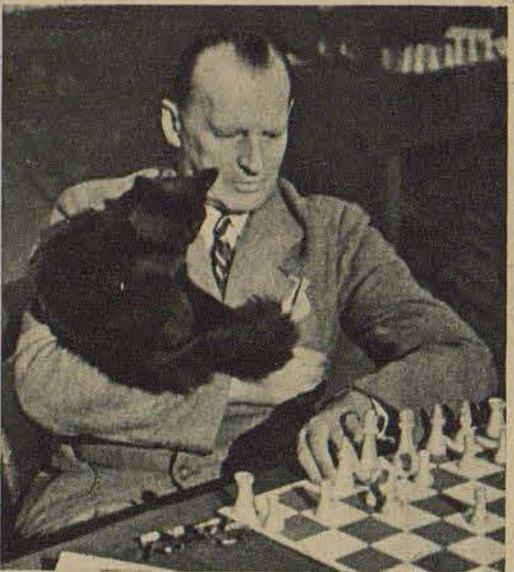


Napolitano, champion d'Italie, est étudiant en philosophie. Ce méridional est d'un calme surprenant, rarement troublé par des accès de nervosité. Cette photographie a été prise juste avant la fin de la partie qu'il a perdue contre le champion du monde. Il ne se tient pas encore pour battu. «Ce qui était singulier, raconte le reporter, c'est que, durant les quelques heures de l'après-midi, la barbe de l'étudiant philosophe, bien rasée au matin, avait repoussé.»



Keres, le maître esthonien qui a réussi, il y a quelque temps, à battre le champion du monde, est étudiant en mathématiques. Contrairement à son concurrent suédois amoureux de fantaisie, le jeune Esthonien (il a 27 ans) a une méthode de jeu logique et garde un calme absolu, tout à fait extraordinaire. Keres, qui a déjà publié plusieurs livres sur les échecs, s'est consacré au jeu royal depuis sa douzième année. Il s'est fait un nom dans son pays et, muni maintenant de passeports spéciaux de son gouvernement, il prend part à tous les grands championnats.

Bogoljubov, jadis Russe, est aujourd'hui représentant du Gouvernement Général. Il a besoin pour se concentrer de sucer son petit doigt... Notre correspondant écrit, à propos de Bogoljubov, ancien théologien: «J'ai toujours noté ce geste quand c'est à son tour de jouer. Un autre signe de sa concentration: je l'ai vu, à côté de Rabar, le champion croate, à la table de deux autres joueurs...»



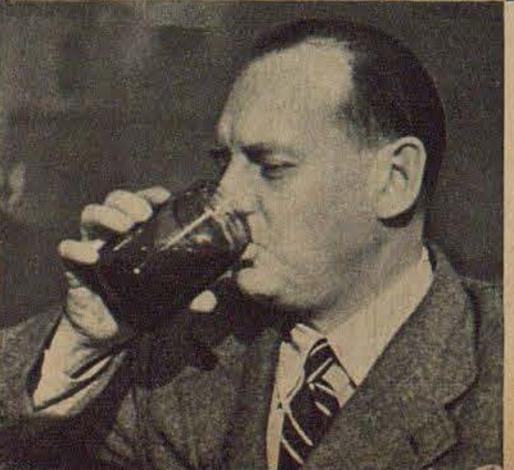
Troisième dans le jeu... Ce qui est amusant chez Alekine, c'est le chat angora noir qui vient lui rendre visite plusieurs fois, durant les 7 heures du jeu quotidien. Chaque fois que Mme Alekine apporte un rafraîchissement à son mari, «Check» l'accompagne et vient se frotter contre l'épaule de son maître. «C'est mon favori, dit Alekine, il m'accompagne dans presque tous mes voyages. En hiver, cependant, je me contente d'emporter sa photographie. Ma femme m'a même brodé le portrait de «Check» sur un pull-over...»



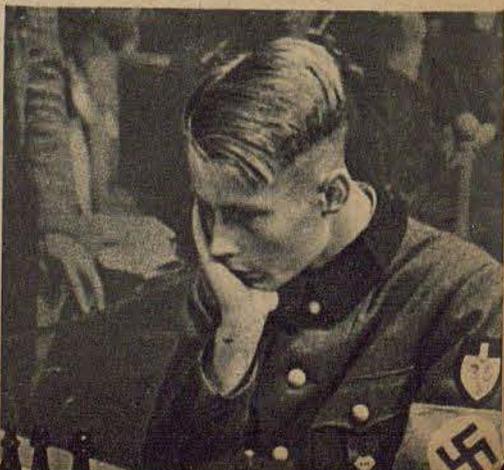
Indiscrète, la camera révèle les secondes de nervosité qui trahissent le joueur, en apparence très calme. Dans ces instants, l'Italien joue inconsciemment avec les ongles de ses doigts. On a l'impression que ces réflexes le tranquillisent.

en train d'observer leur tactique et plongé à tel point dans ses pensées que l'allumette qu'il tenait a brûlé avant qu'il pût s'en servir. Les participants du championnat ne restent pas toujours immobiles à leur place; ils vont faire un tour d'inspection aux tables des concurrents.

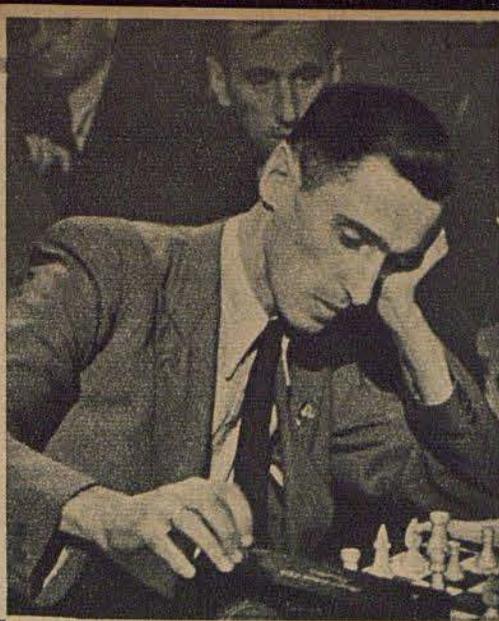
→ Un pot à confitures mystérieux se trouve à côté des chronomètres jumelés d'Alekine: le champion du monde qui, autrefois, fumait en jouant jusqu'à 100 cigarettes par jour, a renoncé au tabac et, à sa place, pour se maintenir en forme, boit du café très fort dans un pot à confitures.



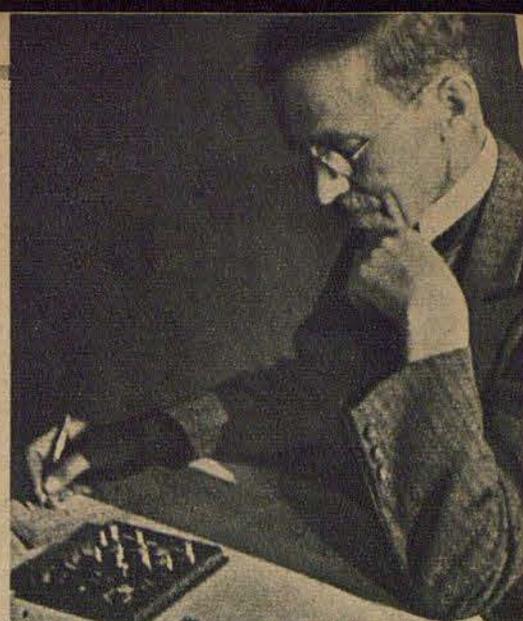
→ Klaus Junge représente l'Allemagne. Il a 18 ans. C'est le plus jeune participant du championnat. Il accomplit actuellement son service du travail. Son père était champion d'échecs du Chili et a si bien instruit son fils que celui-ci se trouvait directement derrière Alekine et Keres, lors du championnat de Salzbourg.



→
Barcza, le maître hongrois, est professeur de mathématiques. Il nie toute corrélation entre les échecs et les mathématiques. A son avis, on peut établir un parallèle entre le raisonnement logique et objectif nécessaire pour jouer aux échecs et le travail intellectuel d'un officier d'Etat-major. Barcza appuie sur la touche de son chronomètre et met ainsi en mouvement celui de l'adversaire. Tout joueur doit, en deux heures, jouer 40 coups.



→
Le profiteur Inconnu de la bataille. On le rencontre tous les jours avec des congénères, dans un coin de la salle du championnat. C'est là que se retrouvent les fanatiques, ceux qui rejouent et analysent les parties. Grâce aux notes qu'ils ont prises, ils se mettent dans la situation des deux adversaires. Ils cherchent infatigablement une réponse à la question: «Qu'est ce qui se serait passé si...?» Plus d'un a déjà trouvé la solution.



←
Rellstab est, avec Richter et Junge, le troisième représentant de l'Allemagne. Il est journaliste. Il tient la rubrique des échecs et des énigmes dans différents journaux parce, dit-il, «toutes sortes de problèmes m'intéressent, tous méritent d'être résolus». Ce joueur précis, logique et conséquent, qui se garde de toute fantaisie, ressemble à Keres. Il est calme, réfléchi et dégagé de toute nervosité. Ce Berlinoise se consacre aux échecs depuis des années. Au cours du championnat actuel, il a même battu Alekine.



←
Rohacek est le représentant de la Slovaquie. Comme Keres et Junge, il est étudiant en mathématiques. «Sa vivacité, nous dit le reporter de «Signal», contraste avec le calme apparent de la plupart des joueurs du championnat. Elle se manifeste après presque chacun de ses coups. Il se lève alors et va voir jouer les autres. Il passe de table en table et prend des notes. On pourrait croire qu'il veut se forcer à oublier son propre jeu, pour se consacrer aux problèmes des autres.»

QUEL est le terrain sur lequel se mesurent les représentants de cette élite, venus de tous les coins de l'Europe? Dans la salle ornée, on voit deux rangées de tables recouvertes d'un tapis vert, doux et favorable à l'œil. Sur chaque table se trouve un grand

échiquier de 40 cm², avec des figures simplement taillées. Les chronomètres accouplés pour le contrôle du temps, les plaquettes avec les noms des joueurs qui viennent prendre place devant les échiquiers et des cendriers plus ou moins usagés complètent la

physionomie du champ de bataille.

Lorsque les participants ont joué les premiers coups et pris des notes sur la feuille de papier blanc qui est à côté d'eux, leur premier geste surprend le profane: tout à coup, l'un ou l'autre des joueurs qui paraissait abimé dans

ses pensées se lève et va «inspecter», comme on dit en terme technique. Il a l'air de laisser son adversaire entièrement seul. Pourquoi? Si l'on voulait répondre à cette question, il faudrait pénétrer les ultimes secrets du jeu d'échecs, qui captive l'homme plus que tout autre.

**BUSSING
NAG**

BUSSING-NAG ALLRAD-ANTRIEB

Véhicules, toutes roues motrices, pour terrains difficiles —
Autorails pour trafics urbain et interurbain



L'encolure-carrée est toujours féminine et élégante. Celle de cette robe d'après-midi est terminée par une patte boutonnée sur deux rangs.

Encolures et décolletés

Nouvelles variations sur un thème ancien



Une robe du soir de tulle et de soie rayée dont le décolleté laisse apparaître de belles épaules.



Cette robe de cérémonie est faite de soie brodée multicolore. Le décolleté étroit et profond fait paraître un cou mince plus mince encore.

→
La soie, aux dessins chinois, est extrêmement légère. Un large décolleté drapé en travers donne un style charmant à cette robe.



AVIS aux Lecteurs

Le prochain numéro de
Signal

(N^o. 23/24) sera une
édition spéciale

qui paraîtra sur 72 pages

Prix de vente:

en France Frs 7.- en Belgique Frs 4.50

Mise en vente, début décembre
Retenez-le à l'avance chez votre
marchand habituel.

Le mal dont on souffre et qu'on ne connaît pas

La lutte contre la tuberculose et contre le cancer est organisée d'une manière internationale. Par contre, pour lutter contre les rhumatismes, on s'est contenté jusqu'ici de méthodes de guérilla. Pour organiser une collaboration thérapeutique contre cette maladie douloureuse et mal connue, la direction du Service de santé allemand a désigné l'Institut d'études sur les rhumatismes à Elster, pour devenir le centre de la lutte entreprise, en Allemagne, contre cette maladie.

C'est après un récital. Le chef d'orchestre et un violoniste célèbre se trouvent encore dans la loge des artistes.

— Qu'avez-vous donc aujourd'hui, mon cher ? demande discrètement le chef d'orchestre.

Le virtuose se laisse tomber sur une chaise, relève un peu la manche de son habit et, montrant sa main et son avant-bras :

— Rhumatismes. Pour moi, c'est la fin !

— Mais cela se guérit !

— Depuis trois ans, je cherche en vain le remède.

Alors le vieil habilleur qui tendait son manteau au violoniste lui dit :

— Monsieur, pourquoi ne

consultez-vous pas le professeur Pässler, à Dresde ?

Le jeu de cache-cache du foyer de la maladie

Quelques jours plus tard, le médecin écoute la longue histoire des souffrances du virtuose. Il examine les articulations. Il ausculte la poitrine du client.

— Bruit systolique, légère arythmie, murmure-t-il en se redressant.

Et se tournant vers le malade :
— Ouvrez la bouche, s'il vous plaît !

Le virtuose s'étonne :

— Est-ce là que vous cherchez mes rhumatismes, Professeur ?

Une courte pression au palais : l'examen est terminé.

— Vous avez des foyers purulents dans les amygdales, peut-être aussi à la racine des dents, dit le médecin. Nous ferons examiner votre dentition par un spécialiste. Mais nous devons tout de suite extraire les amygdales.

— Mais, monsieur le Professeur, objecte le violoniste, je ne suis pourtant pas un cobaye ! Qu'est-ce que mes amygdales et mes dents ont à faire avec mon bras ?

— Tout, répond le médecin. Toute la série de traitements que vous avez déjà subie : sudation, bains, régimes, compresses, électricité, tout cela n'a aucun sens, tant qu'on n'élimine pas la vraie cause du mal. Je sais bien qu'on ne veut pas toujours admettre mon traitement spécial des rhumatismes chroniques. Mais j'ai soigné

des centaines de patients qui étaient beaucoup plus malades que vous, et j'ai vu la maladie disparaître quand les amygdales et les dents ont été guéries.

Des foyers de poisons dans le corps humain

Aujourd'hui, les idées de Pässler sont partie intégrante de la thérapeutique. L'élimination des foyers de suppuration est devenue l'élément de chaque traitement raisonnable des rhumatismes. Presque toujours, c'est un tel foyer qui les cause et les entretient. Comment est-il possible que ces foyers puissent provoquer des douleurs ou des inflammations de muscles, d'articulations ou de nerfs si loin d'eux ?

Des foyers purulents ne se forment pas seulement aux amygdales ou aux dents, mais aussi dans les cavités du nez et du gosier, dans la vésicule biliaire et dans l'appendice. Les microbes s'établissent toujours à un endroit où le sang ne parvient que difficilement et ne peut donc les détruire. Ils restent inaperçus et inattaqués dans leurs coins. Ces bactéries secrètent des poisons qui ressemblent chimiquement à certains venins de serpents. De petites quantités de ces toxines se répandent continuellement dans le corps. Les poisons s'établissent à des endroits différents et manifestent douloureusement leur présence loin de leur source. Selon les organes qu'ils attaquent, on constate des rhumatismes des articulations, des muscles ou des nerfs. Quand il s'agit d'un rhumatisme articulaire aigu, ils provoquent aussi des inflammations des valvules du cœur. Presque toutes les valvulites qui ne sont pas innées ont une origine rhumatismale. On dit qu'un rhumatisme peut provenir souvent d'un rhume. Ce n'est exact que parce que les poisons attaquent généralement les parties du corps affaiblies par des agents extérieurs, comme le froid ou l'humidité, ou même par de légères irritations.

En dépit de connaissances certaines, les rhumatismes n'ont pas encore livré tous leurs secrets. Il se peut que des foyers de suppuration existent sans provoquer de rhumatismes. Il arrive que, chez l'un, la lutte contre les microbes se déchaîne dans les articulations qui, plus tard, seront nouées par des inflammations fréquentes. Chez un autre, les rhumatismes se déclarent dans les muscles, et chez un troisième dans les nerfs.

Pourquoi ? On ne peut, aujourd'hui, résoudre à fond cette question, non plus que beaucoup d'autres.

La jaunisse contre les rhumatismes

Les anciens empiriques, bien que dépourvus d'appareils modernes pour établir un diagnostic exact, savaient déjà que la jaunisse faisait disparaître les rhumatismes articu-

lares. Récemment, on a fait la même observation en Allemagne. C'est ainsi qu'on a songé à lutter contre les rhumatismes par une jaunisse artificiellement provoquée. Assurément, cela ne va pas sans risques, car la jaunisse n'est pas une maladie bénigne ; on ne saurait négliger qu'un ictere artificiel peut attaquer le foie. On a, malgré tout, provoqué une jaunisse, inoffensive à l'expérience, en injectant un mélange de sels et de colorants biliaires chez de nombreux malades dont les rhumatismes articulaires résistaient à tous les traitements, bien que l'on eut éliminé tous les foyers d'infection aux amygdales, aux dents, à l'appendice et aux ovaires. Certains malades ainsi traités souffraient depuis des années. Or, on put constater d'évidentes améliorations. La jaunisse ayant disparu, on put même parler pour la plupart d'une guérison complète. Mais on n'a pas encore réussi à expliquer les mystérieux rapports de ces maladies.

Une maladie qui coûte cher et qu'on peut éviter

Dans un pays européen de 40 millions d'habitants, les caisses d'assurance-maladies payent annuellement 40 millions de marks en espèces aux seuls assurés souffrant de rhumatismes. Trois millions de semaines de travail par an sont perdues, et le nombre des ouvriers invalides ou estropiés qui doivent leur infirmité aux rhumatismes est immense. Ce n'est pas une maladie qui tue, mais c'est elle qui cause les pires douleurs, menace le plus le cœur et abrège beaucoup de vies. Heureusement, on sait beaucoup mieux traiter le mal qu'on n'en connaît les causes.

Généralement, ce n'est pas toujours le vrai rhumatisme qu'on désigne ainsi. Mais les moyens modernes de diagnostic permettent d'établir une distinction très nette entre ses différentes formes. La tension ou la baisse de la tension artérielle, les rayons X et les cultures de microbes aident à découvrir les foyers de suppuration. Il n'est pas nécessaire de déclencher aveuglément une campagne contre les amygdales, les dents ou d'autres organes suspects, mais on peut prescrire un traitement avec sûreté. Les foyers une fois éloignés, les anciennes méthodes de traitement sont alors les bienvenues pour éliminer les restes de cette maladie tenace. Récemment on a trouvé des vaccins qui fournissent des antitoxines au corps atteint de rhumatismes et l'aident à vaincre les poisons des bactéries. Quand la maladie est avancée, les rayons X provoquent une amélioration.

Si on prend au sérieux chaque attaque de rhumatismes et si on la traite dès le début — les cachets sont inopérants — nous pouvons espérer qu'avant même que la maladie ne soit connue à fond, elle n'existera plus.



**JENNY
JUGÓ**

joue dans les
films de la Ufa



Signal



*Avant la
représentation*

*Ilse Meudtner, la danseuse
bien connue, championne
d'Europe de rythmique aux
Jeux Olympiques de 1928 à
Amsterdam, fait un dernier
essayage de costumes
pour ses danses
mexicaines.*

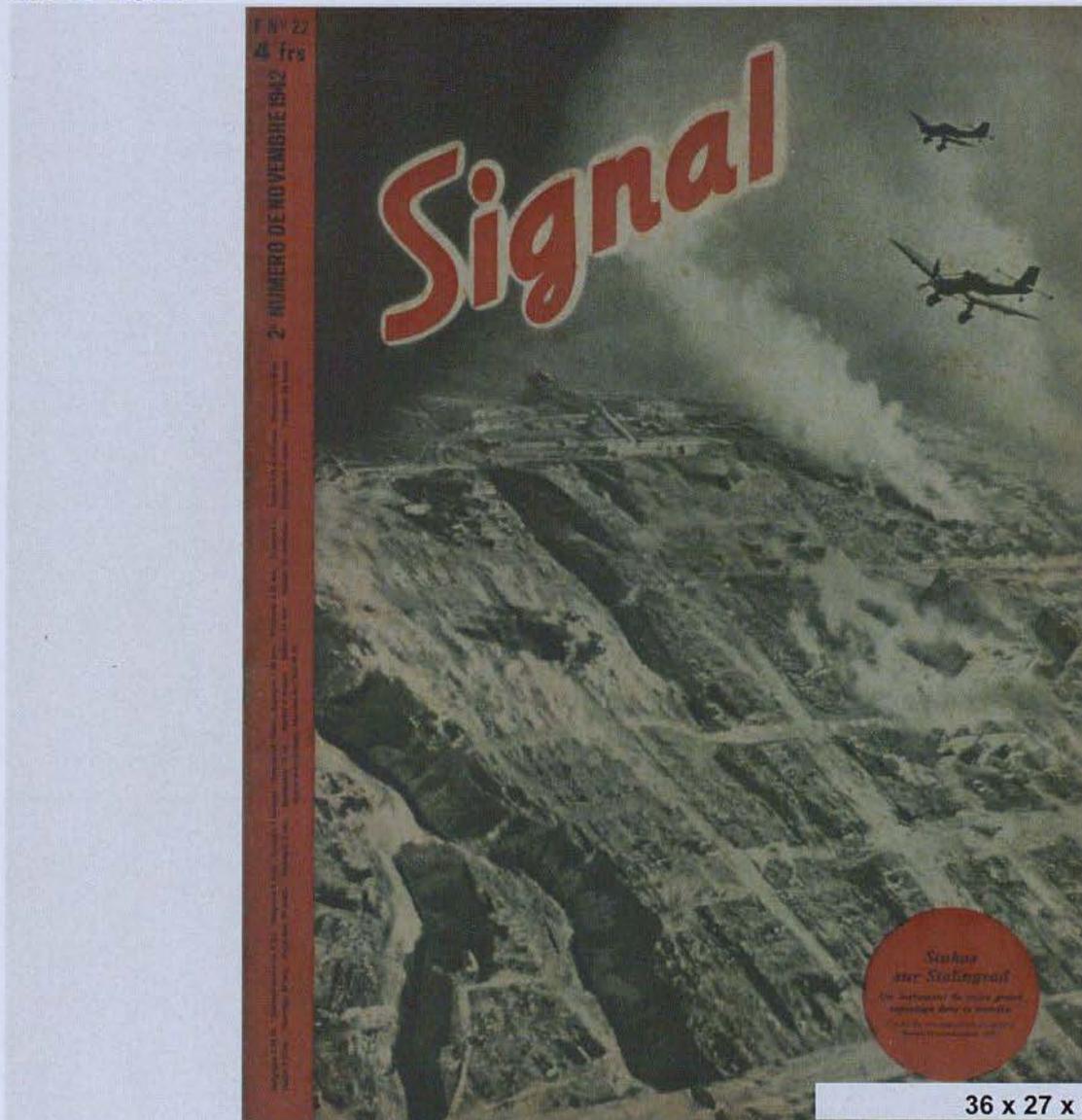
Título

Signal. "Stukas sobre Stalingrado". 2º N° Noviembre 1942.

Tipo de objeto Revista

Nº de Objetos

1



36 x 27 x 0,4 cm

1019 WWII

31 agosto 1939 - 8 mayo 1945

Desc Docum. (cómo es)

Revista tamaño A3. En portada, fotografía en b/n de 2 aviones Stukas sobre una superficie rocosa recién bombardeada. En el borde izquierda una franja roja vertical con texto en negro (editorial, fecha de publicación, nº de publicación, precio). Arriba a la derecha, el título de la revista (Signal) en rojo con borde blanco.

Descrip. Cont. (qué dice)

Revista Signal publicada por la editorial Berliner Illustrierte Zeitung en noviembre de 1942. El artículo de portada habla del bombardeo de Stalingrado por parte de los bombarderos en picado Ju 88 ó Stukas durante la batalla de Stalingrado, que tuvo lugar de agosto de 1941 a febrero de 1943, con una victoria soviética.